

Le Fram

revue littéraire semestrielle

n° 17, hiver 2007-2008

Serge Delaive *invite* _____ Frances Novali
Schirin Nowrousian
Guillaume Rodien
Stéphane Sauvage
Siki

Marc Lejeune et Karel Logist *invitent* _____ Serge Brédart
Hubert Ripoll

Karel Logist *invite* _____ Óscar Curieses
André Romus
Bruno Toméra

Karel Logist et Carl Norac *invitent* _____ Pierre Gilman

Carl Norac *invite* _____ Miklavž Komelj
Anne Penders

Anne Penders

Jaune
(extraits)

Mardi 23 novembre 2004. 21h30. Bruxelles. Home ?

Quelque chose t'avait retenue à Nevers, qui n'était pas la ville.
Quelque chose t'avait attirée vers elle, qui n'était pas elle —
Hiroshima / un amour.
Qui n'était pas à Nevers.

La Nièvre. Une rivière. Traversée, surplombée. Un pont.
Plusieurs.
Un héron les pattes dans l'eau. Nevers.

On aurait roulé jusque là. À cause d'une chose.
Un film. Une femme. Le souvenir d'elle. Et de Hiroshima.
Nevers.
On n'aurait fait qu'y passer. Tourner autour et dedans /
brouillard gris du temps en sursis. ... ————— .

Ce que la route permet :
les méandres, les arrêts, les sursauts, les combines, les cour-
sives, les attentes, les travaux, les ronds dans l'eau, les ronds
points, les ronds, les ronds, les ronds, les ronds / obliques
psychédélices, bulles catapultes — flambent au firmament de
quand ?

Jaune, frontière des bas-côté.

Jaune, vieille DS chez le ferrailleur, carcasse de 2CV sur terrain vague

et les toboggans, les toboggans, les toboggans...

Jaune / territoire délimité, pancarte éclairée, Roi du matelas, de la frite, de la pizza / monts dorés, croissants frais, rendez-moi la monnaie !

Puits de Dôme, assoupi aux aurores / noirs enchevêtrés des voies rapides / traverse chemins de terre / terre ocre, terre rouge, terre glaise, argile brune humide fraîche molle / retrouvée l'odeur des bottes / l'enfance enfoncée dedans jusqu'à mi-mollet.

Violons d'Ingres dingues d'Inde / dondaine rengaine, la même, remettez m'en dix à la douzaine — fragile équilibre.

Anticiper les escapades.

(prémonition évite-t-elle la chute ?)

Anticiper les dérapages.

(tendon d'Achille des Ménates).

— las, qui ramassera les morceaux ?

Nevers n'est pas Hiroshima.

Plus tard, Mazagran morne plaine, l'Ange Hurtebise, la Fée Clochette / personne.

Les pages se tournent avec fracas —————

————— suivez le guide,

c'est par là.

Suivez suivez suivez / au pas, en cadence, la belle danse des enfants soldats.

(Convoi militaire / détour obligatoire).

Pointillés par terre / Jaune

le pont, le colza, la moutarde, l'œil des épouvantables, hommes de carton, le cœur troué d'une flèche. Communes macabres, à point nommé :

les morts des bords de route, les morts pour la patrie, les cœurs croisés de Playtex, aubade prétexte, cimetière encombré, cartables désormais plats.

Au milieu des prés verts, les amants / s'étaient donnés rendez-vous. Chacun de son côté, parti et venu. Les amants / le sourire fier

— avancent comme les chats à l'affût, au milieu des brins coupés, des tiges sèches, des betteraves oubliées.

(les amants rêvent d'aventure sur la départementale 927, la nationale 77 / et toutes les autres).

Les yeux mi-clos, n'ai rien vu / j'étais à Nevers, à Hiroshima, à Calcutta.

Je conduisais. N'étais pas là.

Morne plaine si tôt reconnaissable. Silos de blé, de sable, de sucre.

Kilos de patates. Kilomètres dans l'habitable.

Le fusil pointé / le ciel gris foncé où s'ébattent incrédules les oiseaux migrants.

Girouettes à peine, girouettes quand même, quand s'assemble en chœur le V de leur visage, voyage, victoire.

Vas-y donc, puisque tu le peux !

La route titube / souvenirs délogés / logis dérangés / esprit vacataire

qui a pris possession de mes terres ?

On rentrera.

On fermera les yeux / les portes.

————— qui rêve encore d'amour ?

Les journées géographes, le cou des girafes / l'entre deux guerres, deux rivières, deux pays —————.

On roule sur les papiers froissés d'un cours d'histoire-géo / départements, fleuves, affluents. On joue à pays-ville. On se trompe on se trompe on se trompe / un seul sens sauve,

essentiel : celui de l'orientation / on ne s'arrête pas ne s'arrête
pas ne s'arrête pas
— à longueur de journée.

Jaune délimite.
Jaune protège.
Jaune décline [ses meilleurs profils].
Jaune n'a d'yeux que pour elle, celle qui / de Nevers à
Hiroshima s'était éprise de toi.
Bien avant que tu / sans doute trop tôt.

24 juin 2005
Avignon / 9.30 AM /

On marche.
Une banane écrasée, une épluchure d'orange, un tournesol /
tout seul dans un champ d'autre chose.

Minéralogie du souvenir : des codes et des trappes,
vissés à la carcasse des jours solides.

— qu'est-ce qui de nous s'adresse à l'autre ? —

On presse le citron jusqu'à / quoi ?
Les anticorps — replis de la femme parasol.

Vous tiendrez par la main les fonds marins, l'enfant jaune /
chantonne en agitant les doigts.
Je ne lâcherai pas le guidon.

Avant.
L'Isle sur Sorgue / René Char.
La montagne de Cézanne.
Le regard de Braque.
La Provence côtière déroule ses poèmes, entre places et écoles.

Jean Giono. Alphonse Daudet.

Ailleurs, autrefois, un petit âne gris remontait la Durance,
fidèle et courageux.

Quelle mémoire ? Dans quel paysage ? / Résiste à la page.

25 juin 2005

D966, vers Bar-le-Duc / samedi / 1.30 PM

Sur la carte, les départementales sont jaunes.

Parfois bordées de vert.

Ardennes françaises / la terre se souvient.

Du goût du sang. Et de celui des fraises.

Le Sud en nectarine s'immisce dans le champ.

La sérénité des ballots de paille, le vol d'un papillon clair, les
renoncules.

Jaune n'est pas un travail sur la couleur.

Jaune manque d'images.

Jaune : une collection d'empreintes, la mémoire vue, forcément
disparue

— celle des mots qui tiennent le volant, marquent le bord des
routes.

D'autres voix prioritaires ont la couleur difficile.

Incertaine.

Elles contournent le Palais des Papes /

dans la boîte jaune citron coincée sous le bras d'une femme
brune, en sandales.

Elles articulent avec peine /

le pépiement des oiseaux, le gargouillis du jet d'eau, la litanie
des numéros.

— Ce qui défile transperce les couches d'histoire —

Jules Verne à Valence, les moines de Cluny, ceux de Cîteaux /
Jeanne d'Arc emballe aujourd'hui des cadeaux.

(... et je roule hypnotique d'étangs en prés, sur un tas de
souvenirs qui soudain clament haut et fort les vertus de
l'oubli)

L'homme assorti à son camion « sécurise » la plaine /
au-delà des barrières de bois, les coquelicots, les passages à
niveaux, le sirop d'orgeat, le sorbet au chocolat. Et la magie des
Cévennes.

Jaune ne connaît rien par cœur.
Jaune a des antennes fragiles et des mandibules rétractiles.
Jaune n'est pas un insecte.
Il organise à peine l'errance souveraine.

— c'est de l'importance de bouger qu'il s'agit —

La découverte du proche.
Celle de la Personne-Lieu, du Lieu en personne.
La liberté d'une solitude douce — autrement.

(On peut dormir dans un concept / et même très conforta-
blement)

Plus on se rapproche du ciel, plus il est clair.

Plus on met le cap au Nord, plus on se trouve au vert.

Quelle autre liste ? Quelle autre piste ?
(l'envers du décor, trop lisse ?)

— l'addition ne détermine RIEN —

Une carafe en plastique, un short en tissu éponge, une citerne
d'eau, une guêpe ou deux, des espadrilles neuves, les bornes
provisoires, les toboggans les toboggans les toboggans...
et les tracteurs.

Une colonie de fourmis, un constat dérisoire, l'imaginaire
paresseux.

Les systèmes tuent. C'est bien connu.

— Peut-être le silence, seul, a-t-il encore un avenir ? —

D'un ciel sombre, je ne veux garder que la force qui le soulève.

Des jours de soleil, la fraîcheur du soir.

Du sommeil lourd, le goût de l'éveil.

— j'effeuillerai les pissenlits jusqu'à l'amour —

C'est sa traversée qui donne sens au gris.

Bruno Toméra

Descendance

Anna m'écrit de Cracovie,
elle dit que le ciel est un fantasme vêtu de gris
malgré les nouveaux néons du capitalisme,
que les gens se prennent au sérieux,
qu'ils ont remplacé le bagout léger des rêves
par une lourdeur empressée.
Tout corps chargé d'illusions augmente son poids
lors de l'impact avec la réalité.
Elle aurait aimé que je sois avec elle,
que nous aurions pu visiter les villages
de New Riby et de Wisniowia s'ils existent encore
où tant de Toméra et de Mucha ont travaillé, sué,
été cravachés, roués, courbaturés sur ces milliers d'hectares
de champs de patates, se sont saoulés et ont copulé
tant et plus pour que je me retrouve ici,
à jurer comme le dernier des polaks au beau milieu
de nulle part de cette verdoyante vallée de Saône et Loire
contre cette BX d'occase,
encore en panne.

Voyage

Les étoiles s'écroulent et fuient sous l'océan
Sur un chalutier raclant le fond des misères
Mes bras se sont ouverts en un filet dérivant
Amassant des émotions simples et ordinaires
Que je hurlerais à la criée du théâtre humanitaire.

Comme une raie Manta qui confond l'eau et le vent
Je danse dans l'imaginaire et secoue mes nageoires ailées
Sur les oraisons de ce siècle écaillé
Couvrant de vase un peu plus l'épave des hommes.

Un poisson lune gobe mes points cardinaux
Et la solitude dissout mon sextant de sable
Dans la procession des courants.
Il n'est jamais de vrai retour
La vie s'épuise à tant de détours.

Doux mensonge du ciel et de l'onde
Qui éloigne les horizons.
Se croire arrivé déjà l'on se trompe.
Il nous faut d'autres songes
Pour toujours continuer.

Le grand ordre de l'univers

Depuis que le sureau noir
déchire l'herbe et le ciel
des martinets tentent d'envahir
la chambre où nous logeons
nos derniers rêves,
c'est de bonne guerre
la vie n'est qu'un vol
irrégulier vers un peu de confort.

Tu m'annonces souriante
une nouvelle qui te séduit
Paolo voudrait que tu vives avec lui
tu as éludé mais j'ai bien senti
que l'harmonie de nos instants glissait vers l'imparfait
quand de mépris tu as balancé mes poèmes
par la fenêtre ils se sont éparpillés
papillons griffonnés de traits incertains
je n'ai pas moufté autant dire que je m'en fous
j'ai allumé une clope et regardé le journal télévisé
avec cette nuit décolorée par les viseurs ultraviolets des
soldats américains
avec les épîtres concurrentielles du marché des apôtres de
l'OMC.
Je me suis dit qu'il était temps de sortir le chien,
de remplacer le fuyant robinet de la cuisine,
de poster un poème lumineux à un revuiste illuminé et
laborieux
avant qu'une bombe terroriste ou qu'un chanteur académicien
nous ensevelissent pour de bon dans l'inachevé.
En achevant la dernière moitié de la dernière bouteille de
Morgon
j'ai téléphoné à Paolo pour lui souhaiter
bien du plaisir et que tu adorais te faire téter les seins
Il le sait déjà...
Le vivant s'organise autour de petits détails
qui fondent le grand ordre de l'univers.



Remuer le silence jusqu'à ce qu'il bascule dans un vacarme
assourdissant
et me perdre dans la tendresse de ton repos
quand les vagues de bombes s'apprêtent
à calmer définitivement nos rages de dents
quand les prisonniers fabriquent des cordes

pour se pendre sous le dernier rire d'un lever de soleil
quand les enfants sont prêts à être programmés
dans les fichiers d'une invraisemblable justice scientifique
quand des humains parmi d'autres humains sont emmurés
dans le coma éthylique de la solitude absolue
quand les êtres humains sont incapables d'être bons.

Remuer le silence jusqu'à ce qu'il bascule dans un vacarme
assourdissant
et me perdre dans la tendresse de ton repos, ma Belle.
Duo déséquilibré dansant sous des éclats de lune
nous connaissons les hôpitaux psy et les regards désenchantés
quémandant une autre intuition du monde
nous connaissons les cages des flics et l'incompréhension
les bagarres sordides et les gueules de bois burinées sous les
coups
de la haine et l'invention de l'amour dans les théories cupides
de bras étouffants
nous connaissons l'offense du mépris
nous connaissons le rejet des animaux abandonnés
et les bouts de nous-mêmes écrasés sur la route des fous.

Bruno Toméra

Remuer le silence jusqu'à ce qu'il bascule dans un vacarme
assourdissant
et me perdre dans la tendresse de ton repos
pour que le calme s'agenouille enfin près de nos âmes
qui ne demandent rien à la vie et encore moins à la mort
Me perdre encore dans la tendresse de ton repos
ma main posée sur ton ventre
ma figure enveloppée de ta chevelure rouge
ma chair sensible contre ta chair sensible
mon sourire écho de ton sourire
Me perdre encore dans la tendresse de ton repos
et puis repartir
Remuer le silence jusqu'à ce qu'il bascule dans un vacarme
assourdissant.

Stéphane Sauvage

Terra Mater

Et toi mon amour ?
Entre ton ciel et ta terre, des rivières ruissellent dans des
fissures.
L'homme, le fils de la terre, est un singe pathétique. Rien de
plus.
Et toi mon amour ?
Dans tes cheveux sauvages, près du ciel loin de la terre,
courent des odeurs de printemps.
Le parfum des fleurs sous la pluie.
Les voiles veinées et transparentes des insectes. Ces frères
mineurs. Compagnons invisibles et détestés.
Frères dans la matière, issus d'une même mère. Ces frêles
vaisseaux volants qui se prennent dans tes boucles
brunes.
Oh mon amour ! Entre tes colonnes d'Hercule, je suis un
vaisseau qui vient mouiller.
Je suis la vie et le mouvement. Mais rien de plus.
Et toi mon amour ?
Entre ton ciel et ta terre, des cavernes saveurs humides où l'on
prend le frais.
C'est l'été.
Et l'on recherche les moisissures, et des mousses pour y poser
ta tête.
Alors plus près de la terre. Près de la mer aussi.
L'été ? Cet os poli, sec, blanchi au soleil.
Au soleil blanc du ciel bleu.
Hébétude et brume vibrante.

L'architecture diaphane des crânes. Blanchis au soleil. Rongés
de mousses vertes.
Formes de vitalité mineure.
Mais aussi sœur dans la matière.
Et toi mon amour ?
Toi qui a le don de me rappeler sans cesse, ce que je suis.
C'est-à-dire rien.
Suis-je beau dans tes yeux ?
Tes yeux liquides entre ciel et terre ?
Mon amour, matière mère cyclique.
Terra mater, nourricière par principe.
Les couleurs et les odeurs de l'été se fanent.
Les relents de cuir fauve de l'agonie.
C'est le temps des phalènes qui viennent mourir sur les feux
des voitures.

C'est le temps des larmes, qui pourrissent la longue chevelure
des arbres.
Entre ton ciel et ta terre. Campée sur tes solides cuisses de
brune. Les pieds dans les fougères. Le front aux étoiles.
Il y a gouffre.
Forêt de crins.
Satin.
Il faut sortir des âges tendres.
Dépasser l'enfance.
Mater la névrose.
Etouffer la sombre brute qui court encore les bois des anciens
dieux.
Broyer le marteau de pierre, sous son sépulcre de poussière.
Entre le ciel et la terre, en plein milieu précisément.
C'est le règne des conifères. Quant l'automne s'allonge sur la
terre.
Mais aujourd'hui mon amour, comme c'est l'hiver.
Je pleure ta perte, qui me semble irrémédiable. A chaque fois.
Je contemple par la fenêtre, les derniers feux de la saison
mourante sur la colline.
Les flammes dansantes, font ondoyer les ombres des anciens
rites qui te célèbrent encore.

Des coquilles vides qui ne s'en souviennent plus.
Ta chevelure s'est brisée dans le givre.
Et tes eaux, que tu as perdues tout l'automne dans ton chagrin
irréparable, se sont figées.
Elles ont l'odeur du fer.
L'acier qui brille à perte de vue sous le soleil lointain.
Sous le ciel bleu turquoise.
C'est le cauchemar des anciens dieux.
Ils peuvent encore revenir.
Ils ne font que rêver à un possible retour.
Tout est figé, immobile.
Parfois, la silhouette noire d'un homme dans le lointain,
trouble la mort blanche.
Il troue de ses pieds en longues tranchées noirâtres la pureté
immaculée.
Oh mon amour. Je sens le rêve des hordes barbares.
Le semblant d'un ordre intangible, ne générant plus aucun
changement.
Entre ton ciel et la terre, il y a la mort en somme.

Si la mort n'est qu'un changement d'état, reflète-t-elle alors
l'idée du néant?
Paroles consolatrices, car je sais bien que l'acier aussi s'érode.

Sur la grèves, les enfants jouent.
Les galets roulent dans la mousse blanche.
Un bruit d'os qui s'entrechoquent.
Les nuages avancent vers la côte.
Roulant dans le chrome du ciel. Cuivrés par le soleil mourant.
Et le vent qui vient du large se lève.
Les enfants ont le regard inquiet.
Comme les bêtes, ils sentent les catastrophes à venir.

Óscar Curieses

Sonnets de l'utérus

Traduit par Alexis Alvarez Barbosa.

Corne

être vêtu de mon âme, oui, âme/ dis-je à mon corps tout entier
et le/ corps, oui, mon corps, veut et/ ne veut pas cette âme
toute à moi. l'/ ombre objecte de l'ombre, objecte un corps et/
le corps objecte de l'ombre, objecte une âme./ la lumière surgie
de l'échine aveugle/ le corps, l'âme, et ne voit aucune ombre./
la lumière aussi est aveugle corps et âme/ et éblouie vit parmi
l'ombre./ sont-ils âme et corps et lumière, la lumière, le corps,
l'âme ? être vêtu de mon âme,/ oui, âme, dis-je à mon corps
tout entier/ et le corps, oui, mon corps, veut

Troisième lettre au père

Coudre ton nom dans l'arbre vide est coudre douce absence
dans le non-être. Maintenant tout est lumière et puits de sucre,
facile conscience de goudron très humide. Nul n'a balayé le
front de ma mémoire, des bâtons sont nés : fruit en devenir.

Le soleil éduque un père en moi et tu ne seras plus le père. Je serai le fruit arraché à ton arbre de mes propres mains : sang de ton sang.

Que le taureau pleure de ses yeux piques et se rue sur la femme olivier ! Pour que les enfants n'aient plus aucune importance ! Pour que les enfants continuent à être des enfants !

Seconde identité sexuelle

Aujourd'hui personne ne cherche le fil manchot où la gaine prend le vin et se répand, aujourd'hui des marges opposées cheminent à la dérive de cette fleur si noire. Des dieux humides dans la fesse ouverte de l'oreiller me couronnent chair avec la sueur de lait menotté.

Je suis né haut comme la déesse et je mourrai haut comme la blanche mère dans la poitrine rêvée du concave.

Et les cygnes se frottent le cou sous l'anus et je rêve origine tragique de fumier.

Et les miels vergers se dénudent,
les enfants ne naissent pas entre des seins de pierre !

Monologue animal de l'homme

La mère moribonde tresse l'été à sa couronne rigide et vieillit, niche pleine de miel sec et de boue, pleine de fleuve et rose en son déclin. Elle refuse le sang au fils qu'elle a engendré, pour que celui-ci engendre son sang et soit l'époux d'une nouvelle mère.

Mère et épouse embrassent l'aimé, son offrande tombe parmi la chair et naît. La cruche de lumière se casse en deux et le fils se retrouve seul et détaché. Les roses flottent sur le fleuve sang, montent lentement vers la montagne blanche, elles veulent frotter leurs pétales au ciel.

Maternité

à John Cage

silence, forme de son

Aujourd'hui pas de vieilles dames au balcon
elles sont toutes mortes et leurs matrices pleurent.
Sous un soleil aux lueurs pâles elles creusent
dans le jardin l'utérus du temps :

Coudre la neige ou mort de la mère

Le taureau a apporté l'offrande dans ses piques, habillé la fleur des champs de cornes humides ; son miel a tracé des éraflures toutes fraîches, des crèmes au lait où ouvrir l'âme fumier. La neige a cousu des franges à la taille, le fils a embrassé le père et le cordon de lumière a touché silence doux dans mère. Si la femme détache le fil tragique des veines près de l'arbre de la vie, ciel et terre s'enchaînent dans le jardin, et le fils grandit sain, piquant et saint. Pour que flotte une autre fleur plus douce sur ce lit d'eau neuve et froide, la mère gît morte près du fleuve.

Fruit

La mère gît morte devant sa mère et le lit, hybride, attend déjà
une pluie nouvelle dans le moule de la terre épuisée.

Et l'arbre enfonce des éclats d'os aux enfants, les hosties
parcourent le vin blanc.

Et dans la meule de sang il reste de la nuit, l'herbe rumine un
soleil dans la prairie.

Les enfants paissent le puits vide qui inonde presque le pré,
cherchant leur père parmi les cercles et les piques.

Le taureau enfant verse un cri et naît !

Devant le sentier éternel du crépuscule, le premier fruit d'une
race vierge féconde tout entier l'arbre face au fleuve.

Frances Novali

Pas de jardin

Pas de jardin – 1

Philippe connaît le minimum de codes nécessaires, et sait où introduire les choses. Ce n'est pas non plus très compliqué.

Finalement, quand on y pense. Il suffit d'y penser, mais l'opération immobilise Philippe qui s'échauffe sans mouvements de refroidissement.

L'aération est nécessaire aux Philippes. On l'oublie facilement quand d'autres évoquent un divertissement et des misères. Philippe se méprend lorsque tout devient simple. Il y a déception. Quand tout est transparent, Philippe ne comprend rien.

Il voit flou. Des taches de couleurs qui scintillent autour des objets et qui ne rentrent pas bien dans les formes. Ça dégouline au contour — Ça déborde ou je ne m'y connais pas — se dit Philippe.

Les débordements se contiennent pourtant, et créent des figures qu'il aimerait enterrer. Et où donc aller creuser dans une moquette épaisse ? — s'exclame Philippe (mais au-dedans).

Dehors.

À ce moment-là, dehors, c'est un parking. Les bandes blanches au sol conduisent droit au parc. Pour qui sait traverser. Un parc comme un jardin, mais il s'agit d'un parc. Sac au dos du costume, Philippe s'en va muni d'un diable brouetter quelques machins dont personne n'a l'usage.

Le parc est déjà plein de Philippes qui comme lui ont franchi les bordures. Des bordures qui retiennent les arbres. Sous chaque cerisier joli un Philippe gratte le sol avec l'air affairé. Des costumes sous les arbres, et des chaussures à glands. Le sol est meuble mais plus salissant qu'une moquette sous bureau. Des dalles de gazon, fraîchement déroulées égaient de bandes vertes une étendue marron. De la terre, note Philippe.

Au contact de l'eau la terre se fait boue, elle absorbe aisément tout ce qu'on veut y mettre.

Ah ! La nature — remarque Philippe.

Qu'est-ce que c'est finalement ? Ajoute-t-il interrogatif.

Il dépose discrètement quelques objets au sol. C'est fâcheux : ils restent à la surface. Une capsule de café flotte au dessus du marron. Philippe ne peut rien faire. Lui-même est en bleu.

Il cherche à jeter tout ce qui lui reste, il faut se débarrasser, alléger le chariot. Tant d'objets ne demandent qu'à sombrer dans ce parc aux Philippes. Mais la pesanteur a des ratés maintenant. La gravité change. La boue n'absorbe plus rien. Au contraire. Les choses sont en suspens, attendant de tomber. Lancées sans succès, persistant au dehors.

À genoux, Philippe gratte le sol, comme les autres, si différents de lui, croit-il. À genoux, ils grattent aussi, mais pas pareil. Il sait. L'idée réconfortante l'autorise à faire demi tour. Laissant tout orbiter autour d'un cerisier rose puisque c'est la saison.

Pas de jardin – 2

Entre les deux bandes métalliques des portes coulissantes : une fenêtre aux informations régulièrement rafraîchies. Des petits détails changent. De simples petits détails. Des petits riens qui inquiètent aussi Philippe au retour du parking.

Le voilà qui pense à un yaourt brassé qui tournoie sur lui-même sur un fond bleu très vif.

Philippe a mal.

Ça ne se voit pas qu'il a mal, mais dedans, quelque chose se balance et cogne à lui briser le cœur.

C'est une horloge comtoise de deux mètres dix avec à l'intérieur, des pommes de pins en fonte. Au bout d'une chaîne, et ça se balance, et cogne contre la paroi. En chêne.

Philippe a mal à l'endroit où le cliché vient de le surprendre. C'est très intérieur. Un endroit qui sert peut. À peine s'il existe.

Il y a autour de lui des coquillages géants, des coquillages aux couleurs pétrochimiques et commerciales. Dedans, Philippe y entend la radio et des vagues de hausses.

Lentement il glisse à l'intérieur de lui. Il s'effondre en une masse d'eau froide sur un carrelage blanc. Un carrelage blanc comme dans une vraie boucherie. Là où l'eau emporte la sciure à éponger le sang.

Ne jamais déraiper, ni tomber sur la viande, c'est écrit en Philippe, c'est ficelé tout autour.

Comment faire pour crier neuf ?

Pour appeler à la fin des coupes entretien, dire que

C'EST POUR UNE COUPE TRANSFORMATION.

À cause de tout cela, (mais pour plein d'autres raisons) Philippe se surprend à réfléchir entre des pigeons de destruction massive, des Japonaises au teint fait et des producteurs de café qui broient du noir. Pour un peu, il se jouerait des associations avion-immeuble. C'est très bien aussi. Ça se fait.

Et ça ne fait pas un bruit. Mais son corps change.
Enfin la couleur d'abord.

Philippe est noir comme un boulet de charbon, avec des particules de mica qui scintillent.

Philippe se penche, il est en prise. En réception et stabilisation. Il va fléchir, lever, se positionner en fente avant de se stabiliser. C'est pour s'entraîner à tout porter. Il n'entend plus rien maintenant. Son visage se modifie jusqu'à devenir une boule noire sans organes avec trois encoches. Trois virgules de doigts laissées dans l'argile sombre.

Ça ira bien. C'est bien suffisant. Pour ce qu'il en fait.

Philippe frôle de la tête les écrans lumineux qui l'entourent. En s'y frottant très près, il compte dénicher un support adéquat. De quoi se coincer la face à jamais.

Trois encoches c'est très simple, une patère adaptée doit se rêver facile.

Pourtant il n'y a rien et Philippe ne tient plus.

Philippe ne tient nulle part.

Il y a pourtant du travail au décor. C'est design. En résumé : gris. Avec des nuances, un gris de riches à valeurs de gris.

Et du confort.

Pourtant il n'y a rien et Philippe n'a aucune tenue.

Il tombe en chiffon molle. Sa tête est inutile, elle cogne à tous les murs.

Hubert Ripoll

Casting

Effroyable cette tension, il faut que je me calme, sinon, encore cette fois, ça ne marchera pas, respire, détends-toi, respire à fond, appuie sur le bouton de cuivre, tout va bien aller. « Bonjour, c'est pour le casting — 3^e à gauche, au fond du couloir. » Je me sens bien, costume sombre, juste ce qu'il faut de flou dans la tombée de la veste, chemise gris anthracite, cravate de soie, un ton au-dessus, cheveux plaqués gel, si ce n'étaient ces poches sous les yeux après cette nuit blanche. Après tout, c'est pas d'un play-boy qu'ils veulent. « *Enki Bilal productions recherche pour film noir, homme européen, type slave, paraissant 56 ans, svelte, 1 m 78, allure secrète. 136, Boulevard Berthier. Auditions à partir de 17 heures.* » C'est la dernière fois que je me répète cette annonce, ça fait bien deux cent cinquante fois depuis hier, c'est la dernière fois, pense à autre chose, respire, calme.

Trois, seulement trois candidats pour le rôle, c'est bien rare qu'il y en ait si peu. Il faut dire qu'avec cette annonce. D'accord, ils ont le physique, mais moi, c'est la chance de ma vie. Pilepoil, elle me correspond pilepoil ; « *homme européen, type slave, paraissant 56 ans, svelte, 1 m 78, allure secrète.* » Moquette velours vert, salon Knoll ou Starck, vapeurs lavande, ambiance sono feutrée. Je m'assois, y a plus qu'à attendre. Détends-toi, bon dieu, détends-toi, pense à autre chose.

Il a fallu qu'elle vienne encore une fois en rajouter. Toujours la même à te les briser au bon moment avec ses

jérémiades : « Non Alex, n'y va pas mon petit, tu sais bien comment ça finit toujours, ne recommence pas, tu n'as pas fermé l'œil de la nuit, prends tes cachets et essaie de te rendormir. » Et merde, si tu crois m'attendrir, marre de tes mamours, de tes pleurs, et de tes menaces, pitoyable ! pitoyable ! je te dis. Si j'ai le rôle, ça peut démarrer, après, sûr que je me tire, j'en peux plus. C'est ça, j'en suis sûr, elle le sait que je vais me tirer, qu'elle en crèvera de finir seule. Pourri ! oui, tu m'as pourri la vie, tu verras bien, je te laisserai crever seule. Mais merde, quand est-ce que je vais la ranger au placard ? N'y pense plus, n'y pense plus, bon dieu ! Elle va encore te pourrir ce casting, comme tous les autres. Il est pour toi ce rôle : « *homme européen, type slave, paraissant 56 ans, svelte, 1 m 78, allure secrète* », et merde !

Possible que ce serait le Enki Bilal des BD ? Vois pas qui ça peut être d'autre. Encore une chance, je les connais toutes par cœur, de la *Croisière des oubliés* à *Rendez-vous à Paris*. Bon je suis pas le seul, c'est sûr. Et les trois autres, tu crois qu'ils l'ont lu Bilal ? Peut-être qu'ils ont fait une école de cinéma, déjà des castings, et puis, ils paraissent calmes, cachés derrière leur journal, ça se trouve, ils ont les foies comme moi, en plus peut-être. Remarque, eux, ils n'ont pas eu leur mère qui les a fait chier toute la matinée avec ces : « Alex, mon petit, n'y va pas, tu sais bien comment ça finit toujours, prends tes cachets. »

J'aurais dû continuer les cours « Simon », m'accrocher, ne pas m'arrêter après les premières critiques, y aller, y aller bon dieu, y fallait continuer, pourquoi t'as arrêté ? Mais merde, j'étais venu pour jouer des rôles réalistes : du Blier, du Chabrol, du Pialà, pas pour jouer du Marivaux avec des minets et des gonzzesses, une cuillère d'argent entre les dents. Respire, détends-toi, répète-toi plutôt des pensées positives. Bon, mes côtés positifs, c'est quoi ? T'as d'abord un physique, t'es loin d'être quelconque, une gueule quoi, t'as une bonne diction, avec tous ces textes que tu répètes depuis quarante ans, et puis, y a pas un film d'auteur que tu n'aies pas vu, revu. Trois films par jour depuis vingt ans, tous les soirs, CD, retour

accélééré, ralenti, tu peux jouer les Delon, Piccoli, Trintignant, Depardieu, tu les as tous faits et refaits, tu connais tous leurs rôles, mieux qu'eux-mêmes, et leurs mimiques, et leur jeu de scène. Bon, attention d'être toi-même, pas la doublure de Trintignant, toi-même, t'as compris, toi-même, t'as de la gueule, une physionomie, toi-même ! Tiens, Trintignant, pourquoi je pense à celui-là ? Mais oui ! Bilal, Trintignant, c'est évident. Jean-Louis Trintignant, c'est Holm dans, *Bunker Palace Hôtel*, avec Carole Bouquet, dans celui de Clara, Jean-Pierre Léaud, qui fait ce dingue de Solal, Benoît Régent, dans la crapule de Nikolai. En plus Michèle Abbe-Vanier, à la Déco, Philippe Welt, à la photo, et Jacques Clément au maquillage. Du grand, du grand art.

Mais qu'est-ce qu'ils foutent là-dedans, plus de deux heures que ça dure, déjà dix-neuf heures, elle doit s'inquiéter. En plus, personne pour recevoir, juste ces voix derrière la porte, et les deux autres là, si je leur demandais ? Non, pas le moment de t'acoquiner avec la concurrence, laisse les ronger leur frein, mijoter dans leur jus, se bouffer les couilles, tu vois bien qu'ils en chient aussi, plus que toi, sûr. Positive, « *recherche pour film noir, homme européen, type slave, paraissant 56 ans, svelte, 1 m 78, allure secrète* », c'est pour moi ce rôle, pour moi, merde, c'est la dernière fois que je le répète.

Enfin, une effigie de Jean-Paul Gauthier, ses deux nibards au balcon, ouvre la porte, regard inquisiteur, dévisagés, sans un mot, de la tête aux pieds, quitte la pièce, referme la porte, voix d'homme de l'autre côté, lourd silence à nouveau. J'entends la respiration de mes concurrents dont le volume à soudain enflé. C'est bon signe.

Bon dieu, j'ai compris, c'est un test, pour sûr, ils ont planqué une caméra quelque part qui nous observe. Corrige ta position, redresse toi, décontracte, laisse filer « *homme européen, type slave, paraissant 56 ans, svelte, 1 m 78, allure secrète* », et merde ! Tiens, un des trois qui se lève, toilette ? Non, il s'en va. Il s'en va que je te dis, il s'en va, c'est toujours un

de moins, bon respire, calme. Mais bon sang, où elle est cette putain de caméra ? Reprends ton attitude, tiens bon, positive, pense à tous ces rôles que tu as déjà tenus depuis *Sous le plus grand chapiteau du monde*. Quelle histoire ! Comment tu t'es glissé dans le rôle du « Grand Sébastien », et Dorothy Lamour, tu t'en rappelles de Dorothy Lamour, lorsqu'elle hurle de terreur en te voyant louter ton numéro de trapèze volant et t'écraser sur le sol, et ses doigts qu'elle passe sur les entailles laissées par le filet entré sous ta peau, sous l'impact de ta chute, tu t'en rappelles de ses doigts. Et cette sortie du cinéma, tu aurais plu à Cecil B. DeMille, tu ne courais pas, tu volais comme le « Grand Sébastien », ton mouchoir blanc enroulé autour de ton poignet, en guise de poignet de force, comme tu étais beau, impérial comme Cornel Wilde. Et puis, il a fallu encore une fois qu'elle m'engueule en rentrant, parce que j'allais abîmer son putain de mouchoir en le serrant comme ça autour de mon poignet. Qu'est-ce qu'elle en sait, elle, du rôle du « Grand Sébastien ». Rabat-joie, chiure, crevure va, *fuck you* la vieille ! J'aurais dû comprendre, me tirer, j'aurais fait carrière, peut-être.

Non c'est trop beau, le deuxième qui se lève, et maintenant le troisième, quelles gueules d'enterrement. De toute façon, ce rôle, il est fait pour moi : « *homme européen, type slave, paraissant 56 ans, svelte, 1 m 78, allure secrète* », circulez, y a rien à voir ! Grincement de porte comme pour faire durer le suspense, la clone de Madonna s'approche de moi, me sourit, commence à articuler, c'est à peine si j'entends sa voix tellement elle susurre : « Monsieur Bilal va vous recevoir — Bilal... des BD ? — Lui-même, suivez-moi, s'il vous plaît. »

Tu te rends compte, Enki Bilal en personne, c'est mon jour, cinquante-six ans de galère, mon rôle, pour de bon, pour de bon, la vieille sera bien obligée de le reconnaître, il faudra qu'elle s'excuse d'avoir voulu me briser les ailes. Arrête tes conneries Alex, range-la au placard, elle va te foutre encore une fois la poisse, respire, t'as une gueule, une physionomie, le

physique de l'emploi, « *homme européen, type slave, paraissant 56 ans, svelte, 1 m 78, allure secrète.* »

« Asseyez vous s'il vous plaît — C'est lui ? C'est Enki Bilal ? — Je vous remercie d'avoir été si patient. C'était un des critères du personnage ; savoir résister à la pression, garder son calme. Vous vous en êtes très bien tiré ; mieux que les trois autres. » Il me regarde sous toutes les coutures, je suis figé sur place. « Levez vous, marchez le long de la pièce. Maintenant retournez-vous, regardez-moi, manifestez la peur, une très grande peur, une horrible peur. Bon, c'est pas mal, ce sera parfait en live. Je pense que vous êtes mon homme, vous êtes le rôle. »

Je le tiens, je le tiens mon rôle. Enki, Enki Bilal, tu te rends compte, Enki Bilal, sois calme, il te l'a dit, tu dois savoir tenir la pression, endurer, respire, il va te demander de jouer un rôle de composition. Merde, lequel ? trouve, vite. « Voilà, c'est pour un tournage court, un raccord, quoi. Vous devez vous glisser dans la peau d'un personnage de fiction, qui joue déjà dans une fiction, tournée il y a près de 20 ans. Une fiction dans une fiction, c'est pas facile, ça dépend de votre capacité à entrer dans le rôle de composition. »

Ça y est, il va me demander d'interpréter un rôle de composition. Lequel ? Je vais quand même pas lui faire Trintignant dans le rôle de Holm, dans *Bunker Palace Hôtel*, c'est trop gonflé, il appréciera pas. Merde, c'est pas possible, le trou à ce moment, c'est pas possible, j'ai joué dix mille rôles depuis 40 ans, être sec à ce point-là, pas maintenant, respire, calme-toi, relâche tes doigts, qu'est-ce que tu fous à te les tordre comme ça, tu crois qu'il ne le voit pas Enki Bilal que tu fouettes. En plus y doit y avoir des caméras aux quatre coins de la pièce, des metteurs en scène de cette trempe, ils laissent rien au hasard, des caméras, pleins de caméras, tant pis si on balance les rushs, ta gueule en contre-plongée pour créer l'ambiance, changement de plan lorsque tu prends l'air inquiet, travelling avant qui balaie la pièce pour faire monter la tension, cadrage

sur tes ongles qui labourent le dos de ta main, la *cinquième* ou *Kindertotenlieder* de Mahler, en fond.

Tony Leung dans *2046* ; la scène où Tony revoit sa vie en marchant, ça gaze, c'est parfait. Lent travelling de Wong Kar Wai, voix-off : « *Pourquoi ne peut-on revenir en arrière ? Il ne se retourna pas et eut l'impression de monter dans un train sans fin, lancé dans une nuit insondable* — voix de Tony : *Le voyageur en partance pour 2046 n'a qu'une idée en tête : retrouver ses souvenirs perdus. Car on dit que rien ne change jamais à 2046.* » Et si je lui faisais plutôt, Piccoli, dans *La Diagonale du fou* ?

Qu'est-ce qu'il m'a dit ? J'ai complètement perdu le fil, c'est pas le moment, reprends toi, respire, relâche tes doigts, bon, c'est Tony Leung, je reviens pas là-dessus. « Je vous sens inquiet, n'est-ce pas ? Détendez-vous, on vous aidera, on en a les moyens, vous verrez, c'est plus facile qu'il n'y paraît, vous avez l'essentiel, la gueule de l'emploi, laissez-vous aller. Voilà, je vais vous expliquer ce que j'attends de vous. J'ai tourné *Bunker Palace Hôtel* en 1989 ; une fiction tirée de mon univers de BD — déjà 17 ans, dans la lignée de la *Trilogie Nikopol*. Vous connaissez ? » Je veux lui dire que c'est un de mes films culte, connais la moindre réplique par cœur, le monologue de Trintignant, quand il comprend que Bouquet est une terroriste qui s'est introduite dans le bunker pour assassiner le Président. Bilal n'attend pas de réponse, j'ai bien fait de choisir Tony Leung.

« Il faut vous dire que je suis un maniaque de la mise en scène, je veux du vrai, du plus vrai que vrai. Jean-Louis et Carole ont été parfaits, Jean-Pierre, dans le rôle de ce dingue de Solal, n'en parlons pas. Le seul raté, c'est Nikolai ; un terroriste qui s'est fait greffer le visage d'un apparatchik et s'est introduit, lui aussi, dans le bunker, à 50 mètres sous terre, un monde en décomposition, les proches du Président emmurés vivants. C'est là qu'est le problème. Benoît Régent n'est pas juste, surtout quand il se flingue. J'aurais dû me fier à mon intuition, je ne le sentais pas au casting, c'est pour ça que le

film n'a pas marché. C'est cette séquence qu'il faut tourner, vous avez la physionomie de Nikolaï ; l'allure quoi. Pour la gueule, on arrangera ça, on en a les moyens. Êtes-vous prêt à tourner ? Votre cachet est le mien si vous tournez tout de suite. »

Je suis abasourdi, il me demande si je suis prêt à tourner avec lui, comme ça, sans rien me demander de plus, même pas de lui faire Tony Leung ou Piccoli, et mon cachet qui est le sien. Non, mais je rêve, elle en crèvera la vieille, je me tirerai et elle en crèvera. Bon, c'est pas le moment, calme-toi, la chance de ta vie, tu vois qu'il fallait t'accrocher, Enki Bilal pour toi, et avec ce raccord, tu entres au générique avec Jean-Louis et Carole, respire, c'est le rôle de ta vie, non le premier, après, après, il y aura les autres.

La porte grince, une assistante entre, s'approche d'Enki. C'est drôle, je connais ce visage, déjà vu quelque part, dans un film ? Elle lui parle à l'oreille, l'air inquiet, ça semble l'irriter. Plus que ça, il est furieux. Finalement, il n'en peut plus et éructe : « C'est la dernière fois, vous avez compris, c'est la dernière fois, Mademoiselle Emma, que vous intervenez dans ce sens. Je sais mieux que quiconque ce que j'ai à faire, et ce n'est pas vous qui me ferez revenir sur le scénario. Vous avez compris, la dernière fois, sinon, vous aussi, vous serez raccord. » C'est drôle la façon dont elle m'a regardé lorsqu'il l'a engueulée ; elle voulait me faire comprendre quelque chose, avec son visage qui bougeait imperceptiblement, comme pour dire non. Et puis, elle a été terrorisée quand il lui a dit qu'elle serait raccord.

« Que voulez-vous dire par : "vous tournez tout de suite" ? — Une voiture est en bas. Elle va nous conduire aux studios, l'équipe est prête à tourner. Un coup de fil à Jean-Louis et à Carole, ils se tiennent prêts. Il faudra deux heures pour vous maquiller. Si on commence la prise avant minuit, la pelloche est dans la boîte avant huit heures demain matin. Thierry Derocle qui a monté le *Bunker* est d'accord pour faire les raccords, c'est un artiste, vous serez plus vrai que Nikolaï,

l'émotion en plus. Êtes-vous prêt ? On y va. Pour le cachet, je vous l'ai dit, je m'alignerai, mais après le tournage. »

Non, mais c'est pas possible, Trintignant et Bouquet seront là, la chance de ma vie, il fallait s'accrocher, j'ai tenu, c'est le début à cinquante-six ans. J'ai dix, vingt ans devant moi, y a de beaux rôles à tenir. Regarde Piccoli, encore sur les planches, il tourne, il tourne. Et Vanel, cinquante-six ans en 1945, quatre-vingt deux films après. À quatre-vingt dix-neuf ans, il tourne *Les Saisons du plaisir* avec Jean-Pierre Mocky, superbe dans la peau de Charles Van Bergh, et comme il tient la dragée haute à Stéphane Audran et à Jean-Pierre Bacri. « Au fait, je ne vous ai pas demandé votre nom. Monsieur ? — Monsieur Leduc, Alexandre Leduc. C'est pas un pseudonyme, mon vrai nom, j'ai toujours pensé que c'était un nom pour faire du cinéma, Alexandre, Alexandre Leduc. »

La grosse limousine file dans la nuit vers une porte de Paris, puis le périphérique, banlieue Nord, Bondy, Stains, atmosphère oppressante de plus en plus à la Bilal, amoncellement de ferrailles, de cartons et de poutrelles, lumière glauque, air crasseux à couper au couteau, on quitte l'autoroute, puis la route, chaussée défoncée, la limousine ballote dans tous les sens. Enki m'a pris la main dans sa main et me regarde avec un je-ne-sais-quoi de contentement dans les yeux qui me rassure. « Vous verrez tout ira bien, demain vous serez un autre, en haut de l'affiche. » Je suis confiant, je sors enfin de ce putain de tunnel, 56 ans de tunnel, pas une lueur, même pas quelques flashes, et la vieille qui m'emmerde avec sa maniaquerie. Qu'elle vienne encore me surveiller quand je me douche, et tu as mauvaise mine mon petit, et tu as mal dormi, et tu n'as pas pris tes médicaments, et ne fais pas ce casting, et tu sais que ça va recommencer. Cloué, cloué le bec à la vieille, Alexandre Leduc, Jean-Louis Trintignant et Carole Bouquet, dans une fiction d'Enki Bilal. Tu sais qui c'est, toi, la vieille, Enki Bilal ? Enki, il a tourné *La vie est un Roman* avec Resnais, réalisé *Bunker Palace Hôtel*, et *Tykho Moon*, et *Immortel*, il a dirigé Jean-Louis Trintignant, Carole Bouquet, Jean-Pierre Léaud, July Delpy,

Richard Bohringer, Linda Hardy, Thomas Kretschman, et tous les autres, j'en passe, et maintenant, maintenant la vieille, il dirige Alexandre Leduc. Et bien, Enki, il me tient par la main dans une grosse limousine noire qui file vers la gloire. Elle est douce cette main, elle est chaude, j'aime son contact, c'est de la paluche de première. « Nous voilà arrivés, Monsieur Leduc. Permettez-vous que je vous appelle Alexandre ? Mon cher Alexandre. »

Je reconnais la bâtisse de *Bunker Palace Hôtel* dans laquelle on s'engouffre. Ils ont dû envoyer des fumigènes, la lumière est à couper à la scie, les couloirs jonchés de gravas et de bris de décors colorés donnent l'impression de circuler dans une BD, pour un peu, je vais voir déboucher Nikopol. Enki, me précède, ouvre une porte d'où dégueule une lumière aveuglante qui inonde le couloir. Dedans, c'est clean pas possible, deux fauteuils de velours rouge sang, à côté de deux tabourets, rouges également, devant deux commodes, surmontées par deux hauts miroirs, entourés de dizaines de lampes, dégageant une lumière crue, aussi blanche qu'un éclat de nickel en fusion. Un homme et deux femmes se tiennent là : la clone de Madonna, qui a caché ses nibards derrière une blouse blanche, et la nana à qui Enki a passé un savon tout à l'heure, l'homme je sais pas.

« Jacques, commence à maquiller Monsieur Alexandre Leduc s'il te plaît ; du plus vrai que vrai. Mademoiselle Emma, ajustez les vêtements de Nikolaï, je pense qu'il n'y aura aucune retouche à faire. » Ça y est, j'en suis sûr, le mec, ça doit être Jacques Clément, son maquilleur et la Madonna, c'est son assistante. Elle a l'air plus cool que Mademoiselle Emma, qui est encore plus terrorisée que tout à l'heure.

Emma s'approche, prend mes mesures, me passe un mètre-ruban sous mes aisselles, glisse subrepticement un papier dans la poche de ma chemise. Si c'était pas ce regard inquiet, je penserais qu'elle en pince pour moi et quelle me file un rancard. Arrête ! tu vas pas déjà avoir la grosse tête, tu

descends pas encore le tapis rouge du palais des festivals, bon, je me cale dans le moelleux fauteuil de velours. Enki revient.

Mais c'est pas possible, non, c'est pas possible, il est avec Trintignant, Trintignant en chair et en os, et Bouquet, non, Bouquet, pas possible, les icônes du cinéma, là, devant moi, les rushs de la cinémathèque défilent : *Un homme et une femme*, *Vivement dimanche*, *Ceux qui m'aiment prendront le train*, *Cet obscur objet du désir*, *Rive droite, rive gauche*, *Buffet froid*, *Trop belle pour toi*, un charivari d'images, travellings, contre-plongées, flash-backs, Bunuel, Fassbinder, Resnais, et Depardieu, et Balasko, et Blanc, et maintenant, là, dirigé par Enki Bilal, Alexandre Leduc. Non, Alexandre Leduc n'a pas suivi des cours d'art dramatique, c'est pour ça qu'il est si nature, une bête de scène, grande culture, tous les rôles dans la tête, une gueule, une vraie gueule de cinéma, de la belle gueule pour de la pelloche de première, un monstre sacré, du grand, du grand art.

Jean-Louis, Carole et Enki n'ont pas desserré les dents, pourtant ils ont l'air satisfaits, c'est fou ce que Carole et Jean-Louis ont la même expression, douce et solide, apaisante et lourde, et ces yeux, les mêmes yeux, enfouis dans leurs impénétrables pensées, et qui vous regardent dans l'en-dedans de l'âme, j'aurais aimé qu'ils me parlent. Ils sortent en silence. Emma les suit, appelle Madonna, visiblement pour me laisser seul, me fait comprendre en sortant de regarder le papier dans ma poche. J'ouvre, écriture nerveuse. « *Enki, Jean-Louis et Carole sont des maniaques. Ils veulent vous faire jouer le rôle de Nikolai pour vous voir mourir pour de bon devant la caméra. Ils vont vous maquiller et vous lâcher dans le bunker, puis ils se lanceront à votre poursuite, sous l'œil des caméras. Carole doit vous arracher les yeux avec ses ongles, puis elle vous* *amènera* *devant* *Jean--*

Louis qui vous demandera d'avouer que vous êtes un terroriste qui se cache derrière les traits de Nikolaï. Quand vous aurez avoué, il vous obligera à vous tuer d'une balle dans la tempe. Thierry Derocle fera les raccords après. »

Je sens tout à coup une sueur se propager dans tout mon corps, comme si mes os se chargent d'eau glacée, deviennent plus lourds, et cette putain d'envie de chier, intolérable, c'est pas vrai, mais j' me chie dessus ! Non, c'est pas possible, c'est un film dans le film qu'on me fait jouer, y a pas à s'inquiéter, elle est dérangée cette Emma. Et les caméras, où sont les caméras ? il doit y en avoir une dirigée vers mes mains pour filmer le texte, encore qu'ils peuvent faire le raccord après. Oui, c'est ça, un film dans le film, respire, calme toi.

Madonna revient seule, tortille du cul, sourit suavement, genre starlette, tient dans sa main un plateau avec une foultitude de tubes, de pinceaux et de brosses à blush. Mais, c'est quoi ce scalpel ? Qu'est-ce qu'elle fout avec cette seringue ? « Ne bougez pas Monsieur Leduc, après cette petite anesthésie, Jacques pourra, sans vous faire mal, vous greffer le visage de Nikolaï, plus vrai que vrai. » Mais, pourquoi j'peux plus bouger ? L'aiguille glisse au fond de ma veine, le produit acide se propage dans tout mon corps, je sens plus mes membres, je flotte dans une glu qui comprime tous mes gestes. J'ai compris, je vais mourir, mais je suis calme, c'est trop con, un film dirigé par Bilal, avec Trintignant et Bouquet à l'affiche, pourvu qu'ils aient mis leurs caméras en batterie.

« Bonjour Emma, notre "César" est de retour. Comment va-t-il ? »

« Je vous en prie docteur, ne plaisantez pas, ce n'est pas drôle, on l'a récupéré, cette fois-ci, dans une décharge, du côté de Stains, déshydraté, il n'a pas mangé depuis plusieurs jours. Comme d'hab, il nous a fait son cinéma. Cette fois-ci, c'était Jean-Louis Trintignant. Je lui ai mis une de ces doses ; ça va le calmer.

Tiens, c'est sa mère qui vient d'arriver, faites-la patienter. »

P i e r r e G i l m a n

Dire rivière

*Aux riverains du Néblon**

1

... mais dire rivière sous un tournoi d'oiseaux,
chassant soucis de sécheresse
pour le lichen détaché des hautes branches
de l'airelier allumé, d'un alisier des eaux,

fumant odeurs d'érables blessés
rouges comme braise de forge,
dans le cloître du sous-bois
qui penche à bâbord vers la prairie

soufflant fleurs de caille-lait, pétales de reines-des-prés,
étamines de saponaires et poils d'euphorbes
ayant à l'aube mûre travaux de petite beauté,
étoiles échevelées dont faire poème pour

* Rivière dans le Condroz.

2

dire rivière éclaboussée comme nappe de pluie,
couvrant petites îles pour la caresse du cresson
ou, à l'assaut, découvrant pierres pour la bagarre
avec étraves à croûte de verre,

migrant couleurs promises jusqu'à des ravines,
lavant rives douces dont pouvoir dire
combien de choses et aussi de cet homme,
un mégot dans la bouche du ciel,

qui parlait de convalescence du bleu
après l'averse, de la terre soulevée
par un seul nom murmuré, sorties du boîtier du cœur
ces très longues après-midi d'enfance où

3

dire rivière était croyance éperdue
en quelque bout du monde,
près de genêts, d'oxalis et d'acacias,
en confluence comme ors d'icône,

de remplir un plein seau
de promesses cachées sous les pierres,
et demeurer enfant
autant que la fleur reste fleur,

soucieux seulement de paroles d'anges
pouvant noyer chagrins quand la bougie même
s'écœurerait de vivre sans salive
de lumière tendre, quand

4

dire rivière peut seul dessiner un visage
loin des grandes villes sans mémoire,
aux murs toujours plus hauts
qu'élèvent milliers de brouettes,

trueilles, marteaux, rivets de fer,
pour des caravanes humaines en loques
faisant œuvre de vie de plomb
alliée à un mètre coutumier,

quand près du petit pont où est écrit « je t'aime »
tangages et langages s'ébranlent à l'aube,
sortis à pattes d'oie des dieux pèlerins
d'un épais faite d'ombres, d'échos de sources,

5

la rivière à dire est de mince naissance
parmi les menthes et les verveines,
papillons buvant sur sa peau de peu d'écume
gonflée et abaissée comme vent qui remue

les rideaux de vernes et d'aulnes,
ouvrant la nuit paupières dans les pâtures
jusqu'à la ferme dévastée, en attente de tendresse
pour un homme qui trie larmes vertes et mots bleus

à tisser entre eux sur la table de jeu
de quel enfant il fut, près de laquelle
pendant sept ans et d'autres nuits
persévérer sans lendemain sensible à

6

dire rivière comme ciel taché de mûres
sur le tableau tremblant de mondes,
quand germait le brouillon qu'effacerait l'éponge,
reprise la forêt traversière des lettres

qu'habitait un visage promenant
un bâtonnet de plomb sur la petite ardoise,
dans cette classe grondant de métaphores
cherchées vives dans le souvenir des pères

qui travaillaient à l'aciérie, épris
d'une coulée magique de métal,
dessinant un fleuve d'or partageable,
visage vivant dans le cahier de verdure où

7

dire rivière creusée par la barque
aux planches courbes comme le corps
de cette femme à la monnaie de condruzienne
ne répondant qu'à des questions muettes,

risquant son cœur dans l'écart de ses mains
pour l'homme à la lenteur martelée
qui tient registre des intempéries,
accorde le sentier à sa forêt au crépuscule,

donne à des gens de passage plus d'ailes
qu'ils n'en peuvent, parle de baisers d'appui
où se rencontrer paysage, endurant
volets fermés le peu d'eau parfois pour

8

dire encore rivière cent fois pillée
pour une dépense d'amour, entendre
le petit pouls de mots confiants
dans les ressacs de la nuit forte

où l'illisible tient parole,
tiré de son lit le Néblon ruisselant
qui se frotte les yeux, relève
le corps du dormeur pour le départ

vers un trésor de bleus d'insomnie,
quand s'ouvre et s'entête la beauté
de même étoffe que la mer tramée
par l'enfance la plus enfouie et la plus vaste,

où sous un bonnet en laine d'eaux tu disais rivière
sans qu'un mot de trop ne sépare nos lèvres.

9

Autre rivière

*Disposer rivière de fées et de feux follets
dans l'armoire à linge où dort l'oiseau imaginaire*

*et à l'aplomb de l'encrier réchauffer
mots de frêle santé: source, rives, haleine,*

*quand par temps d'Éole menace l'orage
et que maison crie toits, ardoises, fenêtres.*

*Disposer en rêve rivière comme jumelle
de la vie où distraire la mort*

Pierre Gilman

*de prendre mesure d'un corps
parti sous le ciel chercher
dans les vrais jours d'hiver la fumée d'une pipe
au fond des yeux des équipages.
Disposer rivière à tes pieds,
reçues dans la conque de l'oreille
parades, écumes et sève grondant
comme verger de ciel fleurissant sur terre.
Disposer rivière dans le préau des mots
pour être le premier dehors
à rejoindre musique d'eaux,
rivière dans la rivière
peut-être à nommer divine,
chant dans le chant
tenant l'étendue embrassée.
Mais qui l'entend encore ?*

Serge Brédart

Moments

Là je regarde la vie perlant
Des contours d'un nuage perdu.
Les gouttes d'un poison bien connu
S'accrochent à la couleur du vent.



Le silence permet le bruit.
Bruit du rien,
Va-et-vient
De ce qui n'est pas dit.



La vie ne veut pas se passer doucement.
Elle accroche les cailloux en passant,
Et les crache au fur et à mesure,
Dans sa propre chaussure.



Entre picotements et caresse,
Le crachin a offert sa tendresse.



Serge Brédart

Le vent salue ma peau.
Elle lui répond,
Souhaite en frissons
Qu'il soit plus chaud
Un autre soir.



Le son devient soudain plus grave,
Et le dehors accourt moins vite.
Les traits de la pluie se détendent.
Les percussions ralentissent,
Et perdent le rythme.
Le train s'ébroue.



Une écume obscure
Serpente dans sa voix
Lui tapissant les lèvres
Du mot de la fin.
L'autre visite déjà
Les ruines du futur.

M i k l a v ž K o m e l j

Traduit par Barbara Pogačnik et Emmanuel Moses.

Chanson pour le chevalier bleu

Un désir habite mes rêves. Le désir,
une longue plaque de pâte à modeler verte.
Elle s'enroule en elle-même, tout désir est déjà ancien,
présent pourvu d'être le désir d'un autre.

La perception de l'étrangeté s'aiguise lorsque c'est déjà le
carnage.
Franz Marc, à la guerre où il est mort,
eut soudainement la vision qu'il fut, avec ses camarades,
un soldat parmi les autres dans les troupes de Jules César.

Pas juste un souvenir : dans cette guerre seulement
où il est mort, il a chevauché parmi les morts
d'il y a deux mille ans. Des brides dans d'innombrables mains,
les pouces de ces mains, sucés dans les ventres durant
l'éternité.

Ce fut lui qui dans une lettre écrivit qu'il avait ici de sang froid
abattu les chevaux souffrants qu'il aimait.
Comment mes mains peuvent-elles caresser des chevaux

avant que je ne palpe son front vivant ?

Les vers d'un déserteur

Quelqu'un appelle mon
nom.
Rien en moi
ne
réagit.
Je n'ai même pas besoin de faire semblant
que je n'avais pas entendu.
Je n'ai même pas besoin de faire semblant
que je n'ai pas de nom.
Je n'ai même pas besoin de créer une distance intérieure,
ni critique ni pas critique.
Ni même...
Il n'y a même pas besoin de me chercher.
Je suis plus loin que ça. J'ai abandonné même
l'image d'un homme à ce soliloque.

Le Carré noir

Nous nous rencontrons à présent
comme se rencontrent
des objets mis au rebut.

Seul ce qui peut percer
l'horizon
du possible est possible.

Le geste de la main est inséparable

de l'écroulement éclair du ciel
par pans entiers.

Finir par vivre l'arrivée du jour
est inséparable
de la convocation

du jour. Et le soleil, du triomphe sur le Soleil.
Une situation
dans laquelle le geste de la main est (*à nouveau-encore-là pour
de vrai*)

une ligne immuable du Carré noir.

Guillaume Rodien

Voyage dans l'Indoustan et le Royaume du Népal

*L'âme est son propre
témoin
et son propre asile.*

Manou

I

Le Désert

... Et poursuite de vent.

Qohélet

Je suis entré dans l'Indoustan par le désert de Thar
Dont les sables ruissellent d'inscrutables brillements
Où les fluides ondulent du soufre et du colcotar
Dont les limbes infusent d'indigènes mirements.

J'ai marché sans répit sous la fulgurance azurore
Touchant les confins vacillants de la fatigue extrême ;
J'ai dormi par-dedans, confondu le soir et l'aurore
Entrevoyant les profondeurs sauvages de moi-même.

Par mes yeux de hasard aux acroatiques silences
J'aperçus les cheveux du minaret de Sardarshahr ;
Je pénétrai dans cette ville aux doubles indolences
Et dont les ruelles fleuraient le gingembre et l'achar.

Dans une hôtellerie d'une quiétude souterraine
Le sopor me garda d'une menaçante berlue
Mais je rêvai que mon cadavre roulait sur l'arène
Sous un ciel pellucide où régnait l'absence absolue.

Je sortis inarmé de cet atroce cauchemar ;
Je ne reconnus pas ma chambre, échauffée, comme un four
Où s'abreuvait le jour féroce et dépeçant du Thar
Et qui ressemble au jour du lendemain du dernier jour.

Je sentais mes os, mes organes, ma peau macérée
Dans toute leur ahurissante matérialité ;
Je suivais de mon sang la fourmillante méharée
— J'entendais le bourdonnement de mon infimité.

Dans le fond sibyllin d'un petit miroir d'ornement
Je vis un instant le visage de mon ascendance ;
Le malaise est monté d'un abyssal discernement
Mais mes paupières se sont tues, de honte et par prudence.

Je pris bientôt congé de cette auberge léthifère ;
Quelque tribu mahométane avec ses dromadaires
S'ébranlait lentement, suivie d'un remous aurifère
Et comme j'observais ces camélides légendaires :

« Eh ! féringhi ! tu crois pouvoir aller selon tes vœux ?
Je t'ai vu, hier..., j'ai cru que tu sortais d'une kourgane !
Vois Zièd, le muletier, et rejoins notre caravane !
Mon nom est Jlou..., je serai ton dobachi, si tu veux... »

« Non..., dis-je, vous êtes trop nombreux pour un solitaire !
... Et ces femmes, là-bas..., elles ont déjà peur de moi...
Le mougri me rend fou — comment calmes-tu ton émoi ?
Je préfère aller seul... puisque ainsi l'on va sur la Terre... »

« ... Choisir de rester sans secours..., comme le béragai !
Dormir dans son manteau, se faire voler ses tomans !
Plutôt que d'avancer auprès d'honnêtes musulmans
... De boire le moulagounir, le soir..., allons, frangui ! »

Pourtant, je m'éloignai sur la houle blonde du Thar...
Espérant encore un vestige de mélancolie,
Je voulus donner un dernier regard, à Sardarshahr
Mais la vague dorée, déjà, l'avait ensevelie.

Les chevaux du couchant furent fort vites, ce jour-là
Et, roulé dans le doute, je sondai la nuit sans âge :
Des étoiles nomades dérivèrent vers l'au-delà
— Il est des soleils naufragés, sans même un échouage.

Je repérai dans mes lointains une étrange insubstance
Gouvernant l'ordre des instances de ma condition ;
Une sorte de mort ou plutôt de non-existence
Était couchée dans le tréfonds de cette aperception :

De ce piton glacial de mon esprit exaspéré,
Dessous la Voie lactée, plus languissant qu'un cimetière,
Je voyais le gouffre géant de l'amour tant pleuré
Et dont la pitié narcissique avait fait sa litière.

J'évitai Ratangahr dont je ne vis que les murailles
— Les hommes s'abaissent en se rencontrant, dit Manou —,
Un chien à l'agonie cédant aux corbeaux ses entrailles
Et un ineffable stropiat qui rongait son genou.

Je poursuivai vers l'orient sur un vague chemin
Où s'écrasait le souffle sur de la clameur du ciel ;
Un Gentou vint à moi, qui mit sa main contre sa main
— C'était un vieux faquir au sourire pestilentiel :

« Namasté..., me dit-il, où vas-tu donc, sous-le-soleil ?
Tu ne trouveras rien par là, sais-tu ? que-le-soleil !
Je vais à Sadulpur..., dormir à l'Ashram-du-Soleil...
Viens, gratian (?), nos ombres nous abriteront du-soleil ! »

« Merci..., Sadhu, dis-je, mais tôt se lèvera la lune !
Je brûlerai quelque rameau dans un trou de la dune...
Certes, ce n'est pas cette nuit que je ferai fortune !
Mais je ne serai pour personne une larme importune... »

« Je te comprends..., fit-il, mais prends garde au souffle-du-vent !
Celui qui sommeille en ton âme est un terrible-vent...
Mieux vaut parler au chien galeux que d'affronter ce-vent !
... Tu sais bien pourtant que de toi... ne restera que-vent... »

« Merci, Sadhu..., dis-je, je n'oublierai pas tes paroles...
Si j'atteignais un jour la Rivière des flammeroles
Oserais-je une fleur au sillage des barquerolles ?
Avant d'offrir ton souvenir au vol des rousserolles... »

« Merci..., murmura-t-il, ... de préférence, un jour-de-pluie !
Toute ma vie, j'ai regretté... de ne pas voir la-pluie...
À Panjim, à Ceylan, on peut aller... dessous-la-pluie !
Mais, dans le Thar..., adieu, fils, ... pas une goutte-de-pluie... »

À Fatehpur, je fus saisi d'une peine infinie
Que je tentai d'enfouir sous les volutes de Charas ;
Ainsi, je fus la proie de ce ridicule génie
Dont l'amertume me resta jusques à Banaras.

Dans les parages de Sikar, à la croisée des routes
Je compris que j'allais souffrir et souffrir, et descendre
Sans un repos, sans un espoir, vers les grandes déroutes
De la chair et du cœur, jusqu'aux ténèbres de la cendre.

Un soir, je crois, je vis l'enceinte rose de Jodhpour
Et j'avançai vers elle, ô ma jeunesse, éperdument ;
Le vent sifflait, qui soulevait les sables alentour
— Adieu ! désert immensurable de mon échouement.

II

Varanassi

*Il ne désire pas la mort
Il ne désire pas la vie.*

Mahâbhârata

Je n'avais pas trouvé le cœur d'avancer pas à pas
Emmi le vaste pays flave où poudroie le néant
Et je portais mon front vers le Royaume du trépas
Sous la voilure couturée d'un bateau fainéant.

Je les vis ! ces pansways de mes rêveries ingénues
Glisser, dans la rumeur épave des récits d'antan,
Traînant la poésie des solitudes inconnues,
Sur le fleuve insonore et beige où vague l'Indoustan.

Je me souviens des sablons gris de ces mauvaises plages
Au bord de rien, et où croupit un spleen ébouriffant
Et du soir bistre se vautrant sur ces maigres villages
Où brûle la vaine chanson du sanglot d'un enfant.

Une nuit rouge que le Gange montait aux étoiles
— Par les échelles de pénombre des génies des eaux —,
Une senteur inébrillante escalada nos toiles
Que vinrent bientôt escorter quelques sombres oiseaux.

À travers le crêpe amphibie des vapeurs nonchalantes
Des lueurs apparurent semblant danser sur les flots
Vertes, violettes, orangées, serrées et trémulantes
Ainsi qu'à l'ombilic des galaxies et des falots :

C'était Elle..., aplatie sous la pansélène virile
Avec son temple d'or et son dédale de venelles
Ses Dieux (les Çiva, les Ganesh) au comble du scurrile
Ses charognes flânant au bras des ondes éternelles.

... Ses palanquins, ses pousse-pousse, ses palki-garis
Et parfois même, une brouette à voile, ô Banaras !
Les cheveux pourpres et les voix adustes des denris
Dans la brise soumise des kisties, des bazaras...

Je les vis ! les joguis..., les ophiolâtres, les sibylles
Les boués des gravures, les franguis en fin de route
Les gueux, les ladres nus et leurs opiniâtres sébiles
Et les squelettiques noiraudes fumant la chiroute.

... Les fous, les saints, les morts égarés dans les détritrus
Les pandarons hallucinés marchant de long en large
Les éphèbes cendreaux, les vieillards assis en lotus
Et les poètes fatigués venus prendre le large.

Oui..., je la vis ! la millénaire Bara-Nassibgar
— Nom qui signifie, paraît-il, *ville très-fortunée* —,
Baptisée de la sorte au temps du premier poligar
Quand les roushi parfaits découvrirent la Destinée.

Un galetas m'offrit du calme et un grabat de crasse
— Dont l'odeur morbifique embaume à jamais ma narine — ;
Par la fenêtre incane affluait la misère crasse
D'une courette aveugle inquinée d'un siècle d'urine.

À Bênières, on ne dort pas, on alite son âme
À Bênières, on trouve l'ombre à quoi tout nous convie
À Bênières, la tristesse est pire qu'à Paname
À Bênières, ô Mère, incidemment, passe la vie.

Dès le matin, j'échouais aux Ghâts où toute rue s'abouche
La fluée soleilleuse irritait mon âpre conscience ;
Souvent, des soupirs invalides sortaient de ma bouche
Comme les anges noirs d'une funéraire prescience.

Dans l'azur jaunissant, quand le cœur se fait plus fragile
J'allais chercher, sous les guirlandes troubles du jasmin,
Quelque nubile aux yeux de jade et au ventre d'argile ;
Ita diis placuit — il faut bien passer son chemin.

Et puis, ennuagé par cet asiote de satin
Je dérivais vers ce taudis — quel terrible chez-moi ! —,
Et sur la couche inamissible où passait mon destin
Je retombais du ciel où m'avait hissé mon émoi.

Tout se mêlait dans le creux dérisoire de mes mains :
Le Paradis perdu des mimosas des feus hivers
L'espoir abandonné d'un chalet pour mes lendemains
Où j'eusse pu, les jours de neige, composer des vers.

... Et ce garçon qui s'élançait, la chemise trempée
Dans le soir théâtral des juvéniles ordalies
Cette fillette en pleurs jetant au fleuve sa poupée
Et la souffrance consommée des amours abolies.

... Et ces rapaces appendus au céleste séjour
Le silence qui guette au cœur obscur du bruissement
— Étrange feutre des entrailles atones du jour —,
Et le relent *sui generis* de mon sort inclément.

À Bênièresse, la Faucheuse adorne les glabelles
À Bênièresse, son fantôme attend le pérégrin
À Bênièresse, les cheveux couronnent des tombelles
À Bênièresse, les cadavres même ont du chagrin.

Une nuit de touffeur que me harcelait le suicide
J'allai déambuler au long des rues de la cité ;
Je n'aspirais qu'à reposer ma pensée dilucide
J'eusse donné mes pieds pour que pliât son acuité.

Je ne pourrais les oublier, ces pitoyables scènes :
De fétides guenipes ricanant sur le trottoir
D'ignobles galvaudeux vomissant des flonflons obscènes
Un cul-de-jatte se glissant dessous un dépotoir.

... Et cet enfant manchot mendiant un regard de tendresse
Ce vieil amaurotique épenchant sa main éperdue
Le spectre s'éloignant d'une minuscule ladresse
Et me suivant dans le ruisseau mon ombre confondue.

Clamant un funeste refrain, sous la lune impeccable
Les vautours épandaient la semence des malemorts ;
L'on ne se défie pas assez de ce qui nous accable
— Il faudrait être indifférent, comme un grand tas de morts.

Je regagnai le lit de mes obsessions cannibales ;
Moitié raide, moitié dissous, je dormis un instant
Et rêvai que mes yeux, tels que de bondissantes balles
Dégringolaient de nulle part vers le fleuve éclatant.

Le lendemain, je pris la route vers le toit du Monde
— Au bord du Gange, les poètes ne font pas florès — ;
Je ne devais jamais revoir cette sentine immonde
— Moi que grisait le songe de mourir à Bénarès !

III

La Montagne

*L'homme se fatigue
d'aviver le feu.*

Tchouang-tseu

Je suis sorti des Indes par la jungle du Téraï
Peuplée de léopards, de gaurs et d'ophidiens murmures ;
J'avais acquis un âne dans un caravanseraï
Et j'allais, lentement, sous les smaragdines ramures.

Je passai la Gogra, qui me prit jusqu'à la ceinture
Et dont le fouet glacial me pénétra de sa gaieté ;
Mais le flot stertoreux emportant soudain ma monture
Je fus alors saisi d'une insolite hilarité.

Je longeai ce torrent — féerie d'un vieux livre illustré — ,
Ascensionnant, radieux, vers sa genèse nivéenne ;
Entre d'énormes rochers gris, le flux enchevêtré
Se couvrait à présent d'une voilette arachnéenne.

Les cheveux pailletés par cette irroration lustrale
La narine bercée par les fragrances des résines
L'esprit reconquérant son ataraxie ancestrale,
Je caressais le molleton des parmélies prasines ;

Et j'avancais, ravi, dessous les sapins ahuris
— Car tels sont ces gardiens des célestielles propylées —,
Parmi les gazes tripudiantes, comme des houris
Des adolescentes vigueurs des fleuves des vallées.

Couchant dans les cavernes mes sommeils décontractés
J'avais atteint les Sivaliks — ante-Himalaya
Composé des débris détritiques des Sommités —;
Pourpris du faisan rouge, du desman, du tupaïa.

Je dévalai la doun dans la rosée adamantine
— Tyrol extrême, semé d'orchidacées des Salvages — ;
Le Petit Emodus à la couronne de platine
Se découpait en miniature au front des fleurs sauvages.

Incessamment, je fredonnais cette ancienne chanson :
« Le clocher sonnait les mâtines... à Porto-Fino... »
Qui me faisait pleurer lorsque j'étais jeune garçon
Et que l'écho me renvoyait... « mâtines... to-Fino... »

Je mangeais des baies, des feuilletes, je suçais la neige ;
La nuit venue, je m'enroulais dans une frondaison
Et contemplais des constellations l'incessant manège
Et m'endormais sous le capiton de ma déraison.

Dans une bonzerie, l'on m'étendit sur une natte
— Un feu brûlait, comme dans certain conte d'Andersen — ;
Je sentis sur ma joue monter une flamme incarnate
Et j'entendis le chant d'une sorte de shamisen.

Un centenaire me couvrit d'une peau de mouton
— Je n'ai pas oublié son visage de parchemin — ;
Les premiers jours, je fus veillé par un doux moineton
Qui mettait du riz dans ma bouche et me tenait la main.

J'ai vu le vêpre céladon dessus les Armoriques
Les caravelles de l'azur touchant les Panama
— De ma lucarne à Farbashir, ô fièvres telluriques !
J'ai vu le bazar hystérique du Cosmorama :

La Cataracte immaculée enseménçant la Terre
L'infinité de l'Œuf, le lombric sortant de l'humus
L'Essence opportuniste et le Principe du Mystère
Et la Magia Sexualis, comme Gaudéamus.

J'ai heurté la béance des espaces éternels
J'ai sondé le vasard des innommables démiurgies
J'ai senti l'empyreume des ferments originels
— Diabolique Yliaster des immuables Énergies.

J'ai saisi le fond prudhommesque de l'humaine race
Et la misère prodigieuse de sa filiation
Et la confondante laideur de son orgueil vorace
Et le ridicule absolu de son érudition.

Dans le ciel, quelquefois, se dressaient de vastes cités
— Métropolis pluvieux d'ésotériques Argentines —,
Et je marchais, laissant les magasins des nouveautés
Vers un chez-moi posthume, au long d'avenues géantines.

Mais quelque lave rouge engloutissait ces Barcelones
— Sur les glaces du Nilgiri, le jour s'était levé —,
Et je m'ensommeillais dessous les galeuses colonnes
D'un morne Pompéi, sous un olympe délavé.

Ma fièvre disparue, je me trouvai l'esprit vacant
— J'eusse voulu, je crois, passer mon voyage en ce séjour
Parmi la nature sublime et le vent mordicant...
Avec un bonze, je sortais vers le milieu du jour,

La seule heure où le froid était un peu moins consumant.
Il était beau, ce moine, et quoique fort mal parfumé
Il était bien le meilleur des hommes, certainement.
(J'ai son bol dans un coffre avec sa mèche de mousmé.)

Mais lorsque le printemps ramena la viridité
Je quittai Farbashir, à la fatalité soumis ;
J'étais moins ému que j'aurais dû l'être, en vérité
Mais j'ignorais que je n'aurais jamais d'autres amis.

En cheminant au bord des cascates affolées
Souvent, je me retournerais vers mon Himalaya ;
Longtemps encore, il dresserait ses crêtes cérulées
Là-bas, au-dessus de la vie, comme un alléluia.

Puis, un matin, je ne vis plus ses flèches immiscibles ;
J'avais touché la plaine et faisait route vers Déli
— Ville colosse où m'attendaient les larmes indicibles
De la pénétration de mon avenir aboli.

Je gagnai le Gujrat, effleurant le désert de Thar
— Dans ma mémoire, il était demeuré, tel qu'un amer — ;
Enfin, au seuil de la mousson, j'atteignis Porbandar
— Étrange Mogador enturbannée d'oiseaux de mer.

J'attendis là quelques semaines l'Éclaireur de Sein ;
Et un après-midi, sous un ciel semé de moutons
— Pareil à ceux des beaux dimanches d'Eugène Boudin —,
On le vit augmenter, escorté de ses phaétons.

Sur l'océan, comme je naviguais vers mon destin
Une nuit, je rêvai que j'avais la tête chenue ;
Je regardais dans mon foyer brûler un fagotin
Et ma vieille aventure indoue, nulle et non avenue.

Notes

Partie I

Dobachi ou *daubachy* (du hindi *do-bachi*, « qui parle deux langues ») : valet de confiance des Européens.

Mougri ou *mougrin* (du marathe *môgri*) : fleur proche du jasmin dont les femmes se font des colliers.

Moulagounir (du tamoul *milagou-tannir*, « eau de poivre ») : sorte de tisane euphorisante.

Beragui (du sanskrit *vaiṛagin*, « renonçant ») : sorte d'anachorète.

Charas : en Inde, haschisch.

Colcotar : il semble que certains dictionnaires ne signalent pas *colcotar* comme terme de minéralogie, mais seulement de chimie. Il s'agit donc ici de l'oxyde de fer naturel (de couleur rouge) très répandu.

Camelides : Littré donne *camélides* (Ka-mé-li-d').

Partie II

Bazaras ou *bazeras* : bateaux du Gange.

Denri (du bengali *dâmdi*, « rameur ») : matelot du Gange (des bazaras).

Palki-gari : sorte de petit carrosse indien (Jules Verne écrit *palki-ghari*).

Chiroute (du tamoul *shourouttou*, « cigare ») : feuilles de tabac roulées.

Bara-Nassibgar : ancien nom de la ville de Bénarès (capitale du Royaume de Câchi, mot sanskrit signifiant « le premier ») (Jacquemont conseille d'écrire Bênièresse).

Poligar ou *paliagar* (du tamoul) : petit roi.

Roushi ou *rishi* (du sanskrit *rishi*, « sage ») : patriarche(s) de l'Inde.

Boué ou *bouée* : porteur.

Partie III

Caravanseraï : avec *e* sans accent et un tréma, ainsi que l'écrivaient les orientalistes d'autrefois.

Emodus ne semble guère signalé (pas plus qu'*imaus*) ; de même *ylaster*, terme d'alchimie désignant quelque « materia prima ».

Doun : zone de vallées qui sépare les Sivaliks du petit Himalaya.

Schirin Nowroussian

Sur vie

Sur vie
ça devient long
plus long encore
dans la lumière d'un soir quand tout commença
bien trop tard
lumière « soireuse » pour ainsi dire
« Je » était venu(e) au monde trop tard ça aussi
avec le e qui se déchaîne des parts en
thèse
c'est ça — là — la thèse aussi ça tout
de go
comme le si du comme si
commence à rouler, couler
pour se retrouver le se ce gardien bien frais
d'un mur sous réverbères et absorbant les bribes-
mémoires les mémoriaux chauds
de ce matin de l'exemple par exemple
quand au bureau de poste le ramassage des pièces
tombées par terre s'effectuait dans les mots « il ne
faut pas vieillir » et la riposte de la bouche (mienne
en l'occurrence) « ah ça, ça arrive à tout le monde »
retrouver de sorte l'haleine l'équilibre du tourbillon
qui croque la mort de l'autre côte de l'affiche
intégrant en soi en ça sa tour brillante
lys lisse encrine et le « rush » du rêche désunifiant

par là le biais par lequel les choses disent se
fondre dans bouche à oreille et vice versa
confondre confusion et effusion bien que sûr
la joie que ces choses se dosent presque
seules dans ce commencement du soir de ce
qui deviendra long tout long trop long et
voué donc à l'interruption à un point
— *as it was sadly said up to a point* —
Le tout allant se dissipant tout en nouant la con-
centration manquante pour la dernière touche après
brûlure et naissance car rien n'échappe — l'échappa-
toire franchit car chaud
Paris sur paris frappent à la porte fatiguée de
fermeture
ça devient long
menace de longueur on pourrait dire
sauf que le choix est là
dans ce qui
plutôt
court
s'apprête au long
du long
longueur concise
déploiement en friche
riche épanouissement réduit
alors
du hors-for-intérieur
et retour
rebelote retour renvers
ravitaillement qui vise la ligne du point
en fuite
ce point qui — lui — sait que de sa liberté
dépendra la fulgurance et l'astre-trou et
la braise rétrécie des voix en gouffre entre
femmes et hommes et
femmes et hommes et

et tout délibérément non pré-conçu comme
il était écrit bien sûr est écrite
l'écriture assez de fissure pour le tumulte
des corps cervellés
en agonie sans raison
Comme ça d'abord tourner autour puis une fois
tourné deux fois etc. de une de deux de
plus plusieurs tournées en une mouvance peu
calibrée puis fugue centrifuge non centripète oui centripète
tels les centres sommaires ces centres éventrés
qui courent le risque

Premier écho d'essoufflement
qui voudra l'entendre l'entendra
tellement râleur pour le plaisir d'amis
tellement rauque pour la douceur de l'antan à
venir

Premier point gagné qui dirige dans la relativité
de douceur les pas épais à travers l'air vers ça :

Vers où ça court ?
Allez, tant d'incroyable !
Remplie — la case qui courbe l'univers
Vacuité bouffée engouffrée dans le plein mouvement.
Tout su, ça ? Tout vu, cru, lu ? Ça.
Peut-être être peu.
Peut-être prou. Peu prou.
La proie du plat-ventre par
terre.

Commencera le tout encore plus tard quand ça
s'allonge se prolonge tout court
tout bêtement se prolonge
par le top de ce type de griffes
encore

qui s'effarouche
« pas mal » fluide du vrac encrassé l'aller
du fragment de versation avec

Car l'ambition est de l'ordre du requis
Malheur malgré l'heure
de l'humanité peignant l'avancée comme
une étoile hors-tort
peinant — cette humaine entité —
l'art « èchte »
et donc par conséquent peinant sur toute la ligne alignée
d'où ce ci.

Sur vie.
Réappareance comme signe du rouge fil fon-
dateur qui classait
confirmation et défirmation et nifirmation
et préfirmation
surtout en matière du Nom et compagnie
d'attribution.

D'où l'écoulement du sang.
Ça même si trop long là.
Bref trop long. Quoi.
Ce qui donne suite. Situe la suite dans des
bizarreries telles que
la clownerie danseuse le droit du droit aux
physiques qui se meuvent en-deça des frontières
enjambant une pierre une et une et encore une
pierre percée comme quoi c'était là la tome à remplir
« *wo doch die Wirklichkeit* »
qui se glisse nonchalamment
dans l'autre chapitre celui qui est autre
autrement même – comme évidence sincère
c'est-à-dire obscure.
La contribution serait rester. Faire le reste.
Étrange contribution qui demeure inavouée. À

jamais pour toujours. Continûment disloquée. Ceci quant au
quantum, quantique des quantiques.

Trouver toujours cave et lumière et l'acérbe critique qui
s'acharne à les nier avec le plus
de véhémence possible. L'Homme en somme.

Quoi.

Somme toute.

Toute somme.

Parti pour être somme sommée.

Filtration. Qui s'infiltré dans l'enchaîne-
ment. Avoir tort tout aussi bien que raison.

À peine apte. Pleinement apte à peine.

Joie de ça, joie de là.

À peine fructueux. Et pourtant tant d'élan
dans le morbide. Bond moribond.

Vers où va ? Va quoi.

Ça s'ambitionne. Non pas que. Non, non. C'en
serait beaucoup trop. Mais l'en-revanche
guettant le jet, lançant yeux, cette fine
croûte d'abîme.

Tout mauvais seraient les poèmes de cet
aujourd'hui d'affinement. Comme il est dit. Disent
d'aucuns.

Quelle bêtise qui ne cherche pas à
savoir ! —

Mais là où naît vraiment l'assemblée,
là, de là, rien n'est soupçonné. Jamais.

L'indevincible. Mécanisme du souple qui tranche
l'étrange. Altérer l'aliénation. Flamboyante
« brush », pinceau en colimaçon. Qui — normalement —
aurait à éviter tout ça. Après leçon. Mais qui pour
autant. N'est-ce pas.

Comme vous plus tard.

Là pas de choix. Apprendre ça. Chanter
falaise et fleuve dans leur pollution voulue.

Schirin Nowrousian

Car désespoir n'arrête pas ça.
N'arrête pas. — Que tout soit fortement scripté !
Pourvu que ça tourne. Comme film plus tard. Ou enscéné.
Car sauvage l'adaptation. La toupie du pied
qui ne tiendra pas en place.
Back now.
Pourvu que ça reste en route. Rotonde. Que ça marche,
en tête architecture et le jet pour lequel
venue. Oh monde. Venue avec le e en phrase et phase.
Les mots qui viennent sont ceux inconnus par
l'amie. Disons que le tronc là devant
l'œil ronronne. Disons que voyons voyons.
Disons qu'à l'écoute la légèreté s'envole
et densifie le pas amorphe. Disons que
disons serait interdit. Comme le permis du
dit. Inter-dit donc. Mais ça reste entre
— nous.
Restes entre loups et soleils. Complets.
Mais le genre est trop distinct. C'est clair
comme pas possible.
Longs — dérive et rive et légions.
C'était promis. Les pièces dans la vieille main d'homme. L'aride
jeûne. Jeune
astroblème.
C'est carrément fibroblaste.
Et donc le brin du fi qui
graine. Fibrillé. Mat tant.



02/05/2005

Schirin Nowrousian, sur la terrasse du café « L'Étincelle »
(42 bis, rue de Rivoli, 4^e), avec un verre de Brouilly, à presque
24 h... mais qui sait

S i k i

**Poésiculture
(extraits)**

Après-midi d'hiver

Un cri d'amour noir sur la neige
Des têtes d'anges comme sur les portails et les battants
des cathédrales
Des arènes de sable sous les toits de toile
et les coulisses de l'Opéra
avec de temps à autre l'écho des discussions parlementaires
pour donner du sérieux à ce qui n'en a pas

Un peu plus loin la Poésie
qui s'entremêle dans les rails des grandes artères
difficilement
et qui pénètre par inondements réguliers
à coups de boutoir à coup de vie
la vie de la ville

Enfin quelques nuances de chants calmes
— de profundis —
et du sang — noir ou bleu peu importe —
du sang
Il faut beaucoup de sang pour faire un monde.

Phrases

Nous n'avons pas subi les peines de nos meurtres
Tous ces assassinats se sont révélés vains
Nous sommes à jamais détachés de ces meurtres
Que nous avons commis pour nous faire la main

Car la miséricorde offre ces jouissances
Dont nous considérons qu'elles sont notre dû
Puisque Dieu qui la fait nous fit en toute aisance
Fils de la même main et du même comput

Voilà qui nous assure en toute intelligence
Du commerce fruitif qu'élaborent les mots
Échappés par ferveur de pieuses éloquences
Et qu'exhale une nonne en ôtant ses sabots.

Le veilleur

Le vieux veilleur quand il rentre chez lui
dans sa musette emporte la nuit

L'aurore est là son travail est fini
Gardez le jour il garde la nuit

Tandis que la grande ville s'éveille
le vieux veilleur va vers le sommeil

Toutes les vies ne sont pas pareilles
pendant que les uns vaquent à leur ennui
il faut quelqu'un pour garder la nuit

Et c'est pourquoi le veilleur mes amis
le jour va dormir avec la nuit.

Rétroacte

De l'immortel de l'incessant tangage
avez-vous ressenti le bercement sonore
et de la fluidité qui s'élance encore
revitalisez-vous le songe ?

D'un autre âge
est ce songe et ce rêve et cette joie spectrale
cauchemardesque et drôle à tour de rôle Râles
puissamment étouffés dans leur pudeur conquise
innocente fatale en longues vocalises
que berce berce aux bras lâches des tentacules
traîtres un monotone élan de mille bulles...

Poème

Nous sommes restés tant d'heures à nos fenêtres
sans savoir à quoi nous songions
Dans la rue passait l'un ou l'autre prêtre
qui seul nous distrairait de nos visions

Qui de nous méditait ce que méditait l'autre ?
Avons-nous découvert le sens de nos dédains ?
J'ai tranché le mien qui pendait au vôtre
et de cela au moins je suis certain

Pauvre enfant que je fus Mystère que vous fûtes
comme le vide clair de nos maisons
et les longs regards comme un long solo de flûte
qu'en silence nous chantions

Tout s'effondre tout cela si perdu
déjà dans sa réalité de rêve
L'un de vous était nul l'un de moi était nu

et c'est pourquoi si vite tout s'achève.

Pro Pluvia

Inonde inonde Dieu notre sol saligaud
ça pourra toujours faire un oxo sans adresse
Maladroits tatoués que nous sommes nigauds
de nous servir de lui pour soutenir nos fesses

Et qui libre de danse et de damnations
Bigre de porcs d'étal âgé de dix rexions
Qui ? morbleu de ce sol ferait de la compote
pour notre solitude errante et machinsotte

Ha toute vie est une à qui sait la saisir
Merdao repentir et nu dessous l'azir
et là sur la rotonde on-z-y-voit l'azimuth
qui tout seul puisque Hun saute en selle et s'enfuth.

Conte

Un bœuf de légende au coin de la terre
lèche l'écorce des palmiers
Sa démarche est d'un automate
et sa pensée d'un autodidacte

Toute la terre se décolore sous ses pieds
et les livres se lisent à l'envers
partout où il est passé

on le mangerait volontiers disent les gourmands
on le vendrait bien cher disent les marchands
comme sa tête est imposante disent les poètes

et ils le contemplent longtemps.

Assassinat

au cœur du gratte-ciel voici
commis les meurtres ignominieux
en plein milieu en plein milieu
du gros monsieur bien mis
en ascenseur en ascenseur
c'est le moment tout est tranquille
de remettre un nouveau chargeur
puis de se couler dans la ville
ça ne vaut pas le meurtre intime
que chacun garde dans le cœur
prenant sa place à la victime
et son nom à l'assassineur.

Hormis les pleurs

Hormis les pleurs quelle chance ? quand c'est qu'on rêve ou
que l'on chante. Et quand l'irrévocable est révolu, hormis les
pleurs quelle chance ?

Il pleut sur nous des plaidoyers tenaces et des soleils. Ou
des orages douloureux jaugés à tort au planimètre. Figures
chiffonnées et autres temps et même tourbe que nul événement
n'allège. Alors, hormis les pleurs, quelle chance ?

Les trahisons mal souvenues viennent des chefs de la Cité.
L'homme inventa trop tôt l'ascèse et la logique. Mauvaise
année pour les cerises : voici le temps des gémissements et des
oublis et pour les matériaux eux-mêmes la formule de leur
résistance. Rien n'est à point ni l'espérance. Alors. Hormis les
pleurs quelle chance ?

Ponctuation

Point point-virgule point-à-la-ligne virgule
Point d'exclamation quand on ne clame rien
Point qui fait que jamais on ne recule
mais qu'en hâte toujours on avance pour rien
Point-à-la-ligne après un mot sonnante Crapule
Trois-petits-points Le reste on le connaît si bien
— et la page donc la page qu'on macule
pour rien — Point-virgule Aïe on mes casse les reins
Petits signes nocifs aux poèmes qui brûlent
les pauvres hommes veufs de leur dernier larcin
Petits signes plus vifs qu'un temps de canicule
Hacheurs de longs vers blancs armes de noirs desseins
serez-vous donc toujours têtus comme des mules

Virgule Queue du Diable À la ligne Malin
Point d'interrogation Satan vêtu de tulle
comme les petits rats que poursuit le Destin
Point-virgule Viol noir souffle court tentacules
Point d'exclamation Point-à-la-ligne Point

Poème patriotique

J'ai mangé tes yeux dans un restaurant chinois
j'ai voyagé tout autour de moi
des ans des ans des ans
et j'ai rencontré tes yeux
dans les bureaux d'état major
sur pied de guerre ou non

Un œil de France un air de rien
un œil d'enfance un air ancien
un œil de toi
avec du beurre bruni trop fort et des macaronis
qu'en songeant à toi
j'ai mangé hier dans un restaurant chinois

Mais si le beurre est rare et cher
au marché noir
dis-moi POURQUOI
t'en mettre sur les yeux
de ce beurre si cher au marché noir
et que tout noir
j'ai mangé hier au soir avec tes yeux chinois ?

André Romus

UN VISAGE PARFOIS surgissait dans le fleuve
des mots
et ramenait au jour et jusqu'à nous
l'aveuglante clameur des armes inutiles



Non pas que le feu fût de trop entre ces pages
mais il ne proférait nulle autre sentence que lui-même
— « et en vain, disions-nous,
et en vain »



N'avait-on pas dénoncé la précaire beauté
des larmes et porté le feu de la révolte
jusqu'aux parvis de nos songes disjoints ?

Alors, ces chambres ouvertes sur le vide,
les habiterait-on enfin, au prix des marbres
éventrés et des statues défuntes ?



Un visage parfois écartelait la nuit,
ensanglantait parfois l'innommé de mes songes,

et je disais :

« Votre beauté me tue, et je meurs de l'aimer. »



Et neige encore

neige toujours

mais vous

mais vos vendanges malgré ce gel

mais vos masques de plumes pour survivre à l'hiver



Le sommeil est trop tôt venu

qui paralyse jambes et ventres

sans autre possible salut

que l'oubli des tropiques



« Nous vaincrons, dites-vous

(mais de quoi mais sur qui)

et nous serons sacrés maîtres d'une terre d'otages

où nous aurons cru vivre »



Que dites-vous ici ?

Qu'« il n'y avait nulle autre route

que celle de nos pas orphelins » ?

Qui vous croira

au solstice d'hiver où nous voilà rendus ?



Le sang était partout criait riait partout

jusque dans le souffle même du poème

— et le poème gisait là
muet — exsangue
entre nos bras



Crier encore au-delà de la gorge
(en deçà de cette caverne
de ses ombres sans autre nom qu'elles-mêmes)

— et nous dans ce désert dans ce désastre



Clameurs sur les lèvres béantes
au nord de la mémoire et de l'oubli
Nous jetterons au feu nos poèmes :
poèmes à pierre fendre, dirons-nous,
— à cœur fendre



N'avait-on pas nommé « patrie »
cet exil où nous fûmes,
renoncé aux prénoms de l'ombre et de l'aube,
nié ces pas de craie sur l'argile des jours ?

(« Que pourrons-nous aimer – ou haïr ? —
désormais ? »)



Il n'y aura plus ce que nous nommons « le jour »,
ni ce que nous nommons « la nuit »,
mais un crépuscule d'aurores
sur des cathédrales de glace et de feu.
Et nulle bouche désormais pour épeler
le prénom de nos étés bleus.



Le temps n'existe que parce qu'il y a
le cercle des marées et des lunes,
des trajectoires d'astres sous des décors d'absinthe
— et nos regards
au décompte des heures sur un visage aimé...

Mais un jour il n'y aura plus de jour,
mais il n'y aura plus de temps —
ni de regards.



Les océans se feront cendres
le temps deviendra le non-temps
et sous la dérive des astres
l'adieu d'une main tremblera
sur le quai désert d'une gare



Le sable envahira l'espace
aveuglera la cinquième saison de la nuit
Il n'y aura plus ni frontières ni balises
et l'oubli ne prendra nuls autres visages
que ceux qu'en d'autres temps nous aurons tant aimés

— mais le chagrin s'épuise, et la mémoire, et l'âge.



L'évidence de la beauté dans un visage
et ce souffle d'urgence
qui éveille le songe, le porte, le prolonge...



André Romus

Les arbres attendaient la pluie ; et nous,
le ressac de la mer sur nos mains assoiffées.
Or, il n'y aura plus d'orage ou d'océan
mais des soleils de givre éclatant dans l'azur.



Sous des brouillards de sang traversés d'éclairs et d'oiseaux,
les bouches affamées du vent seront
les seules à comprendre la parole des pierres,
les seules à dénombrer les dépouilles des dieux.



Un autre temps naîtra peut-être ; d'autres cycles
allant de l'une à l'autre rive et questionnant l'espace
peut-être s'ouvriront à l'insu des mers mortes...

Mais qu'y survive encore
(témoin des règnes et des sources)
ce visage éclairant les routes de l'Ouest
— et nos pas...



(Ils comprendront alors que les mots du poème
avaient survécu au sommeil sous la glace
comme aux insomnies de la braise.

« Toute beauté est terrible, diront-ils :
oui : terrible est la beauté. »)

février-août 2007

Notices bio-bibliographiques

Créatif et discret, Serge Brédart, né en 1956, vit en région liégeoise. Il enseigne la psychologie cognitive à l'Université de Liège et y dirige un laboratoire où on a pu croiser des extraterrestres, Jeanne Moreau et Marilyn Monroe. Il a eu pour professeurs André Balthazar et Jean Louvet durant ses humanités à La Louvière... Il publie ici pour la première fois ses poèmes.

Óscar Curieses est né à Madrid en 1972. Il a publié *Biolences* (1999), *Un faux bestiaire* (2003) et *Sonnets de l'utérus* (2007, Bartleby Editores). Certains de ses textes ont été publiés dans des anthologies de poésie espagnole comme *Tout est poésie sauf la poésie* et *22 poètes depuis Madrid*. Il est actuellement professeur de littérature hispano-américaine et s'apprête à fonder sa propre maison d'édition.

Né à Liège, Pierre Gilman pratique la poésie depuis une trentaine d'années. Il n'en est, et la chose est étonnante, qu'à sa première publication avec le recueil *Dans la serre poétique* (Éditions L'Âge d'homme, 2006), récent lauréat du Prix Nicole Houssa.

Miklavž Komelj né en 1973. Il a étudié l'histoire de l'art à l'université de Ljubljana. Il a publié son premier recueil, *Lu delfina* (*La Lumière de dauphin*, 1991), à 18 ans. Il est aussi essayiste et il traduit plusieurs langues, notamment de l'italien (Pier Paolo Pasolini), du français (Gérard de Nerval) et du portugais (Fernando Pessoa). Il écrit aussi de la poésie pour enfants.

Frances Novali publie pour la première fois. Elle vit à Paris et est née un 2 juillet.

Schirin Nowrousian, née en 1975, vit à Bruxelles, après un long passage à Paris ; elle est auteur, penseur, récitante-musicienne, metteur en scène et scénographe en germe bien mûr, traductrice et chercheuse à la lisière des arts et de la philosophie. De langue maternelle allemande, elle écrit également en français et en anglais. Cette année (2007) paraîtra à Dublin son premier recueil de poésie en version bilingue allemand-anglais chez le jeune label d'art *aphasia*. Le poème publié dans *Le Fram* n° 17 est son premier texte publié en langue française.

Anne Penders (1968) vit entre ailleurs et Bruxelles où elle enseigne à l'ENSAV La Cambre depuis 2004. Artiste, écrivaine,

Notices bio-bibliographiques

docteure en Histoire de l'Art, elle a publié plusieurs ouvrages (romans, essais, expériences) dont récemment *Le Lundi d'après* (écriture spontanée à distance), Esperluète, 2007 ou *Mapping Calendar / Une cartographie du temps*, 2005. Son travail littéraire et audiovisuel naît et se nourrit d'une forme de mouvance particulière tant géographique que réflexive.

Hubert Ripoll est professeur à l'Université de la Méditerranée à Marseille ; il y enseigne la psychologie cognitive du sport. Il a d'autres passions, les randonnées dans les calanques de Cassis, la pêche aux oursins... Il peint et il écrit... un roman (en quête d'éditeur) et des nouvelles autour des troubles psychologiques. On en lira une dans ce numéro, « Casting », prix Jean Lescure 2006.

Né en 1963, Guillaume Rodien vit à Marseille et n'a jamais publié en dehors du *Fram* (n° 16), ce qui est à nos yeux regrettable.

André Romus est né à Liège en 1928. Il est poète, critique littéraire, animateur de lectures et de spectacles de poésie, peintre. Derniers recueils publiés : *Stèles de cendres* (PHI et Écrits des Forges, 1999), *Avril sous roche* (PHI et Écrits des Forges, 2001), *Toi terriblement* (Le Noroît, 2004).

Stéphane Sauvage, né en 1966. Kinésithérapeute, ostéopathe et ergonomiste. Écrit depuis l'âge de 19 ans des poèmes et des nouvelles de science-fiction. Également chanteur et parolier d'un groupe électropunk. « Terra Mater » est son premier texte publié.

Fernand Sikivie, alias Siki (1930-2007) : touche-à-tout de génie (dessins avec ses « bictures », écriture, musique), bon vivant, dévoreur de livres qu'il lisait en marchant, jamais avare du bons mots, cet avocat père de cinq enfants avait décidé d'entrer dans l'ordre des Dominicains à l'âge de 18 ans, avant de quitter la bure pour la tige. C'est aussi à 18 ans qu'il publia à ses frais la plaquette *Poésiculture* dont sont extraits les poèmes publiés ici. Notre manière de rendre hommage à cet homme que nous avons hautement apprécié.

Bruno Toméra est français ; il a 48 ans. Il est ouvrier mécano et militant CGT. Il publie ici pour la première fois ses poèmes équilibristes. Du reste, il pense que tout le monde, à moins d'être intime, se fout royalement. Il n'a pas tout à fait tort (note de l'éditeur).

Le Fram

Sommaires des seize premiers numéros

•16• Alexis ALVAREZ BARBOSA – André BALTHAZAR – Frédéric BOURGEOIS – France DE BECK – Laurent DEMOULIN – Vasile Petre FATI – Damien GROSDENT – Joris IVEN – Guillaume RODIEN – René SWENNEN
•15• Jan BAETENS – Franz BARTELT – Laure CAMBAU – Jacqueline DE CLECQ – John FENOUGHEN – Véronique JANZYK – Eva KAVIAN – Flor LURIENNE – Gisèle PRASSINOS – Vincent THOLOME •14• Fabrizio BAJEC – Laurence BOSMANS – Rémy DISDERO – Gheorghe GRIGURCU – Andrea INGLESE – Yves LEBON – Ariane LE FORT – Valérie NIMAL – Frédéric SAENEN – Timotéo SERGEÏ – René SWENNEN – Geert VAN ISTENDAEL •13• David BESSHOPS – Thibaut BINARD – Yves COLLEY – Maxime COTON – Frank DE CRITS – Mohamed HMOUDANE – Pierre HUSSON – Michel LAMBERT – Sébastien LISE – Sylvie NEVE – Peter SEMOLIC – Alejo STEIMBERG •12• Éric BROGNIET – Carino BUCCIARELLI – Cecilia BURTICA – Frédéric DUFOING – Théophile de GIRAUD – GOKYO – Nora IUGA – Rudy LIPPERT – Pascal LUCION – Dominique MASSAUT – NISSE – Rossano ROSI – Pascal SADIEN – Ivana ŠOJAT-KUCI – Tina STROHEKER •11• Ben ARES – Fabrizio BAJEC – Georges CHRISTODOULIDES – William CLIFF – Serge DELAIVE – Anise KOLTZ – Philippe LEUCKX – Antonie MOYANO – Brane MOZETIC – Valérie NIMAL – János OLAH •10• George ALMOSONINO – Joël BAQUE – David BESSCHOPS – Didier BOURDA – Gabriel FERRATER – Patrick FRASELLE – Luis GARCIA MONTERO – Günter KUNERT – Tamara LAÏ – Pascal LECLERCQ – François MONAVILLE – Olivier SAUSSUS – Gabriel TORNABENE •9• Thibaut BINARD – Roland COUNARD – Mathieu HILFIGER – Frédéric-Yves JEANNET – Caroline LAMARCHE – Raphaël MICCOLI – Siska MOFFARTS – Hélène MOHONE – Charles PENNEQUIN – Pierre PUTTEMANS – Julie RAHIR – André ROMUS – Juan SERAFINI •8• Constantin ABALUTA – William CLIFF – Daniel DE BRUYCKER – Paul DE TROY – Marie ÉTIENNE – Henri FALAISE – Anne-Lise GROBETY – Hilde KETELEER – Joseph ORBAN – Pier Paolo PASOLINI – Laurent ROBERT – Pedro SERRANO – János SZENTMARTONI •7• Perlette ADLER – Olivier COYETTE – Russell EDSON – Amari HAMADENE – Jacques IZOARD – Tamás JONAS – Manuel SCHMITZ – Eddy VAN VLIET – Carmelo VIRONE – François WATLET •6• Fabrizio BAJEC – Béatrix BECK – Sujata BHATT – Michel CONTE – Laurent DEMOULIN – Vincent ENGEL – Jaime GIL DE BIEDMA – Chantal

LAMERTYN – Pascal LECLERCQ – Carl NORAC – Frédéric SAENEN • 5 •
 Olivier ANDU – Jean-Christophe BELLEVEAUX – David BURTY – Ivana
 CARETTE-SOJAT – Christine DELCOURT – François EMMANUEL – Hadelin
 FERONT – HAGGIS – Agnès HENRARD – Alojz IHAN – Denis JAMPEN – Pierre
 PEUCHMAURD – Pierre PUTTEMANS – Sigrid VERBERT • 4 • Carino
 BUCCIARELLI – Hélène CIXOUS – Denys-Louis COLAUX – Rodica
 DRAGHINCESCU – Tamas FILIP – Rose-Marie FRANÇOIS – Pierre HUSSON –
 Caroline LAMARCHE – Nicole MALINCONI – Serge NOËL – Rossano ROSI –
 Gwenaëlle STUBBE • 3 • Thibaut BINARD – Georges BRASSENS – William
 CLIFF – Serge DELAIVE – Laurent DEMOULIN – Maria Grazia GRECO
 CALANDRONE – Frédéric-Yves JEANNET – Nelly KAPLAN – János LACKFI –
 Antonio MOYANO – Wilfred OWEN – Jean-Marie PIEMME – André ROMUS –
 Frédéric SAENEN – André TILLIEU • 2 • Nicolas ANCION – Anne-Marie
 BEECKMAN – Olivier BRUN – Hugo CLAUS – Marie-Claire CORBEIL – Pierre
 DULIEU – Otto GANZ – Luc LOUWETTE – Christian MARCIPONT – Joseph
 ORBAN – Laurent ROBERT – Eugène SAVITZKAYA – Yvon VANDYCKE • 1 •
 Constantin ABALUTA – Carino BUCCIARELLI – Denys-Louis COLAUX –
 Serge DELAIVE – Slaheddine HADDAD – Frédéric-Yves JEANNET – Pascal
 LECLERCQ – Karel LOGIST – Carl NORAC – Rossano ROSI – Frédéric SAENEN
 – Vincent SMEKENS – Anne-Lou STEININGER.

Les Éditions Le Fram ont publié :

Pièges d'air _____ de Jacques Izoard
Je n'aime que rester _____ d'Antonio Moyano
Poèmes en attendant le mauve _____ de Michel Delaive
Passé la Haine et d'autres fleuves _____
 _____ de Rose-Marie François
Filiation _____ de Laurent Demoulin
Approximativement _____ de Rossano Rosi
Aux prises avec la vie _____ d'Eugène Savitzkaya
Twee vrouwen van twee kanten / Entre-deux _____
 _____ de Hilde Keteleer et Caroline Lamarche
Qui je fuis _____ de Frédéric Saenen
Le Troisième Corps _____ de Michel Delville
Le Dortoir _____ de Nicolas Ancion
La Robe de mariée _____ de Valérie Nimal
Le Chas de l'aiguille _____ de Roland Counard

Équipe rédactionnelle

Serge Delaive, 172, Rue de Joie, B-4000 Liège
Karel Logist, 54, Rue des Fusillés, B-4020 Liège
Carl Norac, 269, Rue de la Source, F-45160 Olivet

Adresse électronique : LeFram@gmail.com

Le Fram organise aussi des rencontres littéraires
bimensuelles à Liège ;

Responsables : Marc Lejeune et Karel Logist
Informations sur le site internet : www.lefram.com

Composition : Gérald Purnelle
Illustration de couverture : Georg Glaser

Diffusion

La Caravelle, Rue du Pré aux Oies 303, B-1130 Bruxelles,
info@sdlcaravelle.com

Vente au numéro

Les numéros de la revue et les livres sont également en vente
en ligne sur : www.rezolibre.com/librairie/

Prix au numéro : 7 €.

Prix de l'abonnement pour 4 numéros : 25 €.

Pour la Belgique : par virement au compte
n° 000-3255554-40 de « Le Fram ».

Ce numéro est publié
avec le soutien du Fonds National des Lettres
et de la Communauté française de Belgique.

L e F r a m

n° 17 hiver 2007-2008

Serge Brédart	Óscar Curieses
Pierre Gilman	Miklavž Komelj
Frances Novali	Schirin Nowrousian
Anne Penders	Hubert Ripoll
Guillaume Rodien	André Romus
Stéphane Sauvage	Siki
Bruno Toméra	

Le Fram, revue littéraire semestrielle,
est animée par Serge Delaive, Karel Logist et Carl Norac.

ISSN : 1374-4623
ISBN : 2-930330-25-2
